RELIC
MALGE

c.c
Clys
gix Egi
5A119
318
5A 14100221

LA RELIGIEUSE MALGRÉ ELLE,

HISTOIRE GALANTE, MORALE ET TRAGIQUE.

Dédiée à Monseigneur le Prince Eugene de Savoie.

Par Mr. B**. DE B**.

ex libris p. J. xaverii Jouvy S.

A AMSTERDAM,
Chez CLAUDE JORDAN, Marchand Libraire, dans le Kalver-Straat.

MDCCXX.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGENE DE SAVOIE, GENERALISSIME DES FORCES DE L'EMPIRE.

MONSEIGNEUR,

Je prens la liberté d'offrir à VOTRE ALTESSE *le ſecond eſſai*

essai de ma Plume. Ordinairement ceux qui dédient leurs Livres aux Princes, font des éloges très-éloignez de la verité : Comme j'ignore l'Art de louer, je me contenterai de dire que votre Bravoure, votre Courage & votre Intrépidité sont connues de toute l'Europe. L'Armée Ottomane en eut des preuves convaincantes la Campagne derniere. Le cruel souvenir des pertes qu'elle y fit, doit la faire trembler à votre

as-

aſpect. Du côté du Génie, VOTRE ALTESSE *n'eſt pas moins bien partagée : Un Eſprit ſublime, & au delà de l'humain, brille dans toutes vos paroles : Toutes vos entrepriſes vous réuſſiſſent, peut-on en être ſurpris ? Un Prince auquel Minerve a communiqué les précieux dons de la Sageſſe, ne fait rien ſans y avoir réfléchi murement. Je m'eſtimerois heureux,* MONSEIGNEUR, *ſi cette Hiſtoire*

pouvoit plaire à VOTRE ALTESSE: *Si elle daignoit en lire quelques lignes, le bonheur de l'Auteur seroit des plus grands. Je ne dois pas me flatter d'une telle faveur. Un second Alexandre, qui n'est occupé que du soin de vaincre les Infidéles, n'emploie pas si mal son tems. Tout ce que je dois faire, est de joindre mes prieres, avec celles de la Chrétienté, qui fait des vœux au Ciel, afin que les Armes de*

l'Empereur triomphent de notre Ennemi commun. Perſonne n'en fait de plus ſinceres que celui qui a l'honneur d'être avec une très-profonde vénération,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
B** DE B**.

PRE-

PREFACE.

QUOI-QU'IL n'y ait dans les Convens que trop de ces Victimes qui aient été forcées d'embraſſer l'Etat Religieux, aucun Auteur n'a encore écrit ſur cette matiere, que l'intérêt a rendu commune.

Le commencement de cette Hiſtoire donnera une

idée des amours du Marquis & de Lucrece : leurs tendreſſes ont été conſommées par le Mariage, duquel eſt iſſue Florence & Xercès. Comme cette Hiſtoire n'eſt point feinte, & qu'elle eſt véritable, je donne à ces perſonnes des noms empruntez, afin que le Public ignore leurs véritables.

Cette Hiſtoire fera voir aux peres & aux meres qu'ils doivent toûjours laiſſer leurs enfans libres dans

le

le choix de leur état : & les enfans qui ont été forcez, y aprendront à éviter les malheurs qui arrivent à ceux qui ſe laiſſent entraîner par leurs paſſions. Ils y verront que s'ils évitent les peines que la Juſtice des hommes fait reſſentir à ceux qui ne ſuivent que le penchant de leurs deſirs déreglez ; celui auquel rien n'échape, eſt trop juſte pour laiſſer leurs crimes impunis. La fin tragique de Flo-

Florence vous en inſtruira ſuffiſamment, cher Lecteur.

Quoi-qu'il y ait une oppoſition extrême entre le Galant & le Moral, j'ai voulu les concilier l'un avec l'autre. Si mon ſtile eſt un peu libre en expreſſions; les Réflexions morales que j'ai eu ſoin d'inſerer dans cette Hiſtoire, feront voir qu'en expoſant le vice dont la Religieuſe s'eſt ſouillée, mon deſſein n'a pas

été

été de l'aprouver ; au contraire ma Morale, que j'oſe ſoûtenir orthodoxe, eſt contre les Critiques une barriere qu'on ne peut forcer ſans violer les Loix divines & humaines.

Pardonnez, cher Lecteur, à la vivacité de ma Plume, qui s'eſt peut-être un peu trop hazardée en écrivant l'intrigue du Cordelier avec Florence : les Memoires qui m'ont été donnez, & ſur leſquels j'ai tra-

travaillé, étoient conçus en des termes qui auroient bleſſé les oreilles chaſtes ; j'ai tâché, autant qu'il m'a été poſſible, de me ſervir des expreſſions les plus modeſtes. Je ne crois pas que la conſcience la plus timorée puiſſe s'en ſcandaliſer. Il eſt bien difficile, en parlant du vice, de ne pas tomber dans le défaut de la plûpart des Auteurs : je veux parler de ceux qui ſe ſervent de mots obſcenes, qui

qui inſpirent la conncupiſcence : au lieu de preſcrire des regles pour l'éviter, j'ai fait tous mes efforts afin de ne pas marcher ſur des traces qui ſont horreur à tous ceux qui ſont un peu éclairez dans les matieres de Religion & de la Politeſſe. Quoique la corruption régne beaucoup dans le monde, les honnêtes gens n'aiment point ces termes odieux qui font ſouffrir la pudeur : il n'apartient qu'au

Vulgaire de les trouver de son goût. Adieu.

LA

LA RELIGIEUSE MALGRE' ELLE.

HISTOIRE GALANTE, Morale & Tragique.

LA passion avide des richeſſes cauſe dans le monde de grands deſordres. L'homme qui y a une fois livré ſon cœur, les adore comme une Divinité. C'eſt à la Fortune qu'on érige des Autels, & devant la-

quelle on brûle de l'encens. Ceux qui ſe picquent d'être des plus honnêtes gens du ſiécle, tombent dans ce doux précipice ; ſemblables en cela à ceux qui n'étans pas inſtruits des principes du vrai culte, prodiguoient leurs encens aux pieds des faux Dieux de l'antiquité. C'eſt ſouvent cette raiſon d'intérêt qui oblige les peres & meres à choiſir la vocation de leurs enfans, ſoit dans le Monde, ſoit dans le Cloître ; ce que cette Hiſtoire montrera clairement.

Le Marquis de ***. de la Province de Bretagne, étant

étant né avec une inclination belliqueuſe ; lorſqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, voulut acquerir de la gloire dans les Armes : il fit pluſieurs Campagnes où il fit paroître ſa bravoure & ſon courage. Montant la Tranchée d'une Ville des Pays-Bas, dont les François faiſoient le Siége, il y fut bleſſé au bras gauche. Sa bleſſure fut ſi dangereuſe que le Chirurgien Major du Regiment, pour éviter les ſuites fâcheuſes qu'elle auroit pû avoir, lui coupa ce bras. Louis XIV. de glorieuſe & triomphante mé-

moire, qui ſçavoit à propos récompenſer les ſervices de ceux qui ſe ſignaloient dans ſes Armées, lui envoya la Croix de Saint Louis, avec une Penſion de ſix cens livres.

Le Marquis après douze années de Commiſſion de Capitaine, ne pouvant plus ſervir à cauſe de ſon indiſpoſition, prit le parti de ſe retirer à ſon Château. Son ardeur martiale s'opoſoit à cette réſolution; mais les ſuites de ſa bleſſure arrêtoient cette envie impétueuſe d'acquerir des Lauriers: different en cela des Gentils-

hommes

hommes de Province qui n'aiment qu'à faire la guerre aux liévres & aux perdrix, & qui contens de leurs dignitez pacifiques, s'embaraſſent peu des Exploits Militaires. Etant dans ſa Province, & n'ayant ni pere ni mere, il crut qu'il lui ſeroit plus avantageux de chercher un établiſſement fixe & certain, que de vivre en ſolitaire. Il avoit évité de s'attacher à cette paſſion, dans laquelle preſque tous les Mortels prennent plaiſir à paſſer leurs plus beaux jours; mais tôt ou tard ce Dieu bleſſe de ſes fléches les cœurs les plus durs

& les plus inſenſibles ; c'eſt dans ce tems qu'il faut payer le tribut. L'Amour juſqu'alors avoit fait peu d'impreſſion ſur ſon cœur ; mais étant chez le Baron de * *. il y vit une jeune Damoiſelle que nous nommerons Lucrece : elle étoit belle, enjouée & avoit de l'eſprit. Sa taille répondoit parfaitement aux autres belles qualitez dont la nature orne celles qu'elle veut favoriſer. A cet aſpect le Marquis reſſentit dans ſon cœur les premiers traits d'une flâme qui devoit être conſumée par les liens les plus indiſſolubles. Il étoit na-

tu-

turellement poli, agréable & civil. Il étoit fait pour être aimé; ſes paroles étoient douces & inſinuantes. Il eſt aſſez ordinaire de voir de ces hommes gracieux, ſur tout lorſqu'ils ont ſervi, quoique la Guerre ait en elle-même quelque choſe de féroce & d'inhumain, & qu'il ſemble que ceux qui l'ont toûjours fait, ſoient plus éloignez de la politeſſe & de la gracieuſeté; néanmoins ce ſont ceux-là qui ſçavent mieux l'art de gagner les cœurs. Le ſexe la plûpart du tems les préfere à ceux qui ſe picquent de Belles

Lettres & de Sciences.

Ce Guerier qui avoit pris beaucoup de plaiſir en voyant cette aimable perſonne, & dont le cœur commençoit à reſſentir ce qu'on ſent quand on aime, réſolut de lui déclarer la bleſſure que ſes yeux avoient fait. Il lui dit ces paroles : Je n'ai jamais vû de ma vie perſonne qui ait plus de ſujet de ſe louer de la nature que vous ; il ſemble qu'elle ait pris plaiſir à épuiſer toutes ſes graces, afin de les mettre ſur votre charmante perſonne, qui ſeule eſt capable de faire le bonheur de tous les Monarques.

ques. Et en continuant: Que je ſerois heureux, pourſuivit-il, ſi une pareille felicité arrivoit à celui qui n'eſt plus maître de ſon cœur depuis qu'il vous a vû. Il ſied bien aux hommes polis d'avoir les maniéres que vous avez, lui répondit Lucrece; mais il faut rendre juſtice aux perſonnes. Je ne crois pas, lui répliqua le Marquis, que dans ce vaſte Univers on puiſſe trouver une beauté ſi parfaite; je penſe même que tous ceux qui auront l'honneur de vous voir, vous rendront la même juſtice. La converſation ſe paſſa de cette maniére.

Si le Marquis avoit été touché au premier aſpect de Lucrece, l'Amour ne fit pas ſes mêmes éfets ſur le cœur de cette belle. Quoiqu'il fût bien fait & eût un génie fait pour plaire, la privation d'un de ſes bras ôtoit de l'idée de Lucrece, ce qui y auroit été ſans ce défaut. Elle diſoit en elle-même : ſon courage en eſt la cauſe, il eſt vrai ; mais qu'un homme eſtropié eſt bien different de ceux qui ont tous leurs membres. Si cette bleſſure frapoit ſa vûe, elle ne donnoit pas un moindre éloignement à ſon cœur. Pendant qu'elle s'entretenoit

noit en ces penſées, l'eſprit du Marquis étoit agité par d'autres differentes: l'Amour lui faiſoit ſentir ſes plus vifs aiguillons, & lui dicta cette lettre.

LETTRE
du Marquis à Lucrece.

Que ne puis-je vous exprimer les premiers traits d'une flâme qui me conſume jour & nuit. Il n'apartient pas aux Guerriers de le faire en des termes éloquens; je crois qu'il ne leur eſt pas défendu de les reſſentir. Depuis que j'ai vû vos beaux yeux, je ne ſçai plus ce que je ſuis: je connois bien cependant que ſi vous n'avez de

la

la reconnoissance, votre ingratitude me fera perdre une vie dont vous êtes absolument la maitresse. Que je serois heureux si vous payiez de retour ceux qui vous aiment : parmi tous vos adorateurs, je le disputerai toûjours au prix de mon sang. Mon bonheur ne seroit pas moins grand, si vous honorez d'un mot de réponse celui qui est entiérement à vous.

Cette lettre fut remise à Lucrece qui la lût ; ce fut alors qu'elle ne douta plus de la passion de ce Guerrier. Elle avoit une répugnance à y répondre ; mais le gros bien dont la fortune avoit accablé

blé le Marquis, lui faiſoit faire pluſieurs réflexions. Quoique ſon cœur fût aſſez éloigné de cette ſimpatie ſi ordinaire à ceux qui aiment, les richeſſes jointes aux autres belles qualitez de ce nouvel adorateur, ne laiſſoient pas de la toucher. Le rang de Marquiſe n'eſt pas peu de choſe pour une femme qui a de l'ambition. Il n'eſt pas extraordinaire à ce ſexe d'en avoir; car on en trouve dans le Siécle peu qui en manquent. On peut dire hardiment que c'eſt cette envie démeſurée qui fait aujourd'hui leur plus belle paſſion.

passion. Vouloir trouver une femme sans ambition, c'est chercher la pierre philosophale, que personne jusqu'à present n'a encore pû trouver.

Quoique Lucrece ne ressentît rien dans son ame qu'une estime ordinaire, qu'un chacun doit avoir pour les personnes de mérite, elle crût que si elle ne répondoit point à la lettre du Marquis, le dégoût pouroit venir à la traverse. Le sexe quoiqu'il n'aime pas, est souvent ravi de l'être : après avoir assez long-tems balancé, elle fit cette réponse.

RE-

RE'PONSE
de Lucrece au Marquis.

Que direz-vous d'une fille qui répond à votre premiere lettre, vous penserez que son devoir auroit dû l'arrêter. Je paſse audeßus de cette modeſtie ordinaire, afin de vous marquer que je regarde l'ingratitude comme un très grand défaut. Pourois-je me flatter que mes yeux euſſent fait une plaie ſi vive. Hélas ! ils ſont trop languiſſans pour faire de telles bleſſures ; ils ne ſont propres qu'à répandre des larmes après la perte que j'ai fait. Vous demandez de la reconnoiſſance, c'eſt avec le tems que l'on s'en rend digne.

Vous

Vous ſçavez qu'on n'en eſt pas toûjours le maître. Je ne ſigne point. Adieu, ayez autant de diſcrétion que je le ſouhaite.

Lorſque le Marquis reçut cette réponſe, il goûta une joie inexprimable, & ſe flatta que par ſes complaiſances & ſes aſſiduitez il toucheroit le cœur de Lucrece, qui lui donnoit par ſa lettre lieu d'eſperer. Il auroit voulu qu'elle lui eût marqué en d'autres termes qu'elle répondoit à ſon amour. Les Amans ne ſont jamais contens, ils voudroient qu'une Dame leur marquât ſa re-

con-

connoiſſance dans la premiere converſation qu'ils ont avec elle. Comme la plûpart des hommes en content aux belles, quelquefois ſans reſſentir rien de ce qu'ils feignent de ſentir; le ſexe qui eſt encore plus diſſimulé, eſt trop fin pour ſe laiſſer aller à cette amorce. S'il y a eu quelques Dames qui aient tombé dans le piége, elles ſont à preſent trop ſçavantes pour ne pas l'éviter. Celles qui ont eu cette foibleſſe, ſervent d'exemple aux autres qui en connoiſſent mieux les dangers. Le Marquis ſe perſuadoit que

ſon gros bien joint à ſon mérite perſonnel, feroit impreſſion ſur le cœur de Lucrece. Il ne ſe trompoit point en ſes idées; mais lorſqu'une fille n'a pas été émue par le Dieu des Amours, en voyant celui que le Ciel lui deſtine pour époux, qu'il lui eſt difficile d'être reconnoiſſante. Ce n'eſt pas ſans beaucoup de peines de la part de l'Amant qu'elle ſe rend; car lorſque le cœur n'a pas au premier abord reſſenti ces doux charmes de la ſimpatie qui font la plus parfaite union de deux cœurs qui s'aiment, l'intérêt & l'ambition

bition ſont de puiſſans motifs pour en lever les obſtacles.

Lucrece étoit triſte & mélancolique depuis ſix mois. Son chagrin & ſa douleur provenoient de la perte de ceux qui lui avoient donné le jour. Si ce nouvel Adorateur eût fait ſur ſon ame une plaie pareille à celle que ſes beaux yeux avoient fait au cœur du Marquis, les larmes qu'elle répandoit ſouvent, auroient été eſſuyées d'une main trop chere pour qu'elle ne les eût pas fait ceſſer. Perſonne ne peut mieux nous conſoler dans

nos afflictions, que ceux que nous aimons. Qu'il eſt doux à ceux qui ſouffrent de trouver de la conſolation, les peines en ſont ſoulagées: c'eſt alors que le cœur n'eſt plus pénétré de ces vifs aiguillons de douleur qui ſont ſouvent plus cruels que la mort.

Le Marquis qui ne penſoit qu'à trouver quelque perſonne qui pût lui aider à gagner un cœur qu'il auroit acheté au prix de ſon ſang, après s'être informé de celles qui avoient quelque pouvoir ſur l'eſprit de Lucrece, fut aſſez heureux pour réuſ-

ſir en ſon entrepriſe. On lui dit qu'il y avoit une Dame que nous nommerons Diane; ce nom lui convient très parfaitement, parce que elle avoit la même inclination que la Déeſſe qui le portoit. Cette Dame avoit été extrêmement amie de la mere de Lucrece, qui avoit pris dès ſon enfance pour elle une amitié qu'il eſt naturel aux enfans de prendre pour ceux qui les ont careſſé dans leurs plus tendres années.

La paſſion du Marquis croiſſant de jour en jour, ne lui permettoit pas de differer plus long-tems à ſe ren-

dre

dre le plus heureux de tous les hommes. Il alla chez Diane à laquelle il fit mille honnêtetez. La converſation ne ſe paſſa que ſur des choſes indifferentes ; quoiqu'il eût une envie extrême de parler de celle qui faiſoit l'unique occupation de ſes penſées, ſa raiſon lui faiſoit comprendre qu'il devoit garder ſur cet article le ſilence dans ſa premiere viſite. Diane dont la plus vive paſſion étoit la chaſſe, ne manqua pas de lui demander comment il la ménageoit. Le Marquis qui ſçavoit à propos parler de toutes

tes choſes, & qui n'avoit pas un moindre penchant à ce plaiſir que celle qui en faiſoit ſa principale occupation ; lui répondit qu'il ne trouvoit point de plaiſir qui égalât celui-là, & qu'il y alloit très ſouvent. Il prenoit Diane par ſon foible. C'eſt la maxime ordinaire de ceux qui veulent faire leur cour : ils ont une complaiſance aveugle pour les perſonnes qu'ils veulent mettre dans leur parti. Diane lui propoſa une partie de chaſſe. Cet Amant qui auroit été bien aiſe d'aller voir Lucrece, ſe trouva embaraſſé ; quoique

cette

cette partie ſemblât s'opoſer pour ce jour à ſon amour, il eſperoit qu'elle lui ſeroit avantageuſe pour l'avenir. Enfin il l'accepta. On ſe prépara à cette guerre de Cerfs & de Biches. Diane qui étoit montée ſur un cheval qui couroit avec une viteſſe extraordinaire, diſoit ſouvant au Marquis de la ſuivre. Cet Amant en picquant ſon cheval, & le voulant faire paſſer un foſſé, tomba & ſe bleſſa à la tête: ſa bleſſure fit finir la chaſſe plûtôt qu'elle n'auroit fait. On y prit cependant un Cerf & une Biche. Diane differente

en cela des autres femmes qui ont peine à picquer les chevaux ſur leſquels elles montent, aſſiſta aux abois de la Biche. Le Marquis ne jouit pas de ce plaiſir, on le monta ſur un autre cheval. Il ſe retira à ſon Château avec ſes domeſtiques.

Sa bleſſure de la tête ne lui faiſoit pas reſſentir des inquiétudes ſi picquantes que celle que Lucrece avoit fait à ſon cœur. Ses penſées étoient entierement occupées de cette Belle. Son Médecin & Chirurgien lui défendirent de prendre l'air, & lui ordonnérent de garder le

lit pendant huit jours. Que cet avis ſalutaire à ſa ſanté le chagrina ! Il s'y rendit. Etant privé de voir celle dont une ſi longue abſence ne faiſoit qu'augmenter ſon amour, au lieu de le diminuer, il lui écrivit en ces termes.

LETTRE
du Marquis à Lucrece.

Si je ſouffre de la bleſſure que je me ſuis fait en tombant de cheval, ma douleur eſt bien encore plus vive de ce que je ne puis aller adorer vos beaux yeux ; quoique je ne puiſſe avoir le plaiſir de vous voir qu'à la huitaine, mon amour prendra de nouvelles forces au

lieu

lieu de s'affoiblir. Ayez de la compaſſion pour un malheureux qui eſt encore plus bleſſé au cœur qu'à la tête. Il ſied bien aux belles ames d'en avoir; la vôtre eſt embellie par la nature de trop de perfections, pour que je n'aie pas l'eſperance que vous aurez pitié de celui qui vous aime à l'adoration.

Diane avoit été voir Lucrece, & lui avoit dit l'accident du Marquis; comme elles en parloient, on lui aporta cette lettre: elle l'ouvrit & la lût. Diane qui étoit ſa meilleure amie, eut connoiſſance de ce qu'elle con-

tenoit ; elles trouvérent le ſtile très galant. Lucrece qui avoit peine à aimer celui qui lui venoit d'écrire, eut de la compaſſion pour lui. Il eſt naturel aux Mortels d'être touché du malheur des autres : il ſemble même que la nature ſouffre des accidens qui arrivent alors qu'on y penſe le moins. Comme ſon cœur ne reſſentoit encore rien pour cet Amant, elle n'avoit point d'envie de répondre à ſa lettre. Ce n'étoit pas ſans peine qu'elle avoit fait réponſe à ſa premiere. Diane qui n'étoit point de ces cruelles du

tems,

tems, quoique le Marquis ne l'eut encore prié de rien, l'engagea à lui faire réponſe. Elle la fit ainſi.

RE'PONSE

de Lucrece au Marquis.

Je vous aſſure, Marquis, que j'ai été affligée de l'accident qui vous eſt arrivé. Je ſouhaite que votre mal n'ait pas de ſuites; je m'y intéreſſe peut-être plus que vous ne penſez. Je ſuis trop Chrétienne pour n'être pas touchée de ce qui arrive de fâcheux à mon prochain. Guériſſez-vous promptement je le deſire autant que perſonne du monde. Adieu.

Lorſque cet Amant reçut cette réponſe, ſon Chirurgien le panſoit. Quoique ſa plaie le faiſoit beaucoup ſouffrir, ſon amour lui cauſoit une plus picquante douleur. Les bleſſures du cœur ſont toûjours plus dangereuſes que les autres; on ne peut guérir de celles-ci que par la poſſeſſion de l'objet que l'on aime. Impatient de lire cette lettre; cette impatience eſt l'effet ordinaire des grandes paſſions, il dit à ſon Chirugien qu'il le panſeroit après qu'il auroit lû. Jamais Amant n'a goûté une plus parfaite ſuavité que le

Mar-

Marquis en aprenant que ſa Maitreſſe paroiſſoit prendre un peu de part dans ſon mal. Il ne ſouhaitoit rien tant que d'être guéri. Il demanda, s'il le ſeroit bientôt au Chirurgien, qui lui répondit qu'il pouroit ſortir le Dimanche pour aller à l'Egliſe, & qu'il falloit qu'il ſe fit porter dans ſa chaiſe, de laquelle les glaces ſeroient fermées. Cet Amant eut une joie ſi grande de cette réponſe, qu'après ſa guériſon il le récompenſa d'une maniére que le plus libéral n'auroit pû mieux prodiguer ſes largeſſes. Il atten-

dit avec impatience cet heureux jour avenir, afin d'aller voir celle dont l'abſence n'avoit fait qu'accroître ſon amour.

Le Dimanche après avoir été rendre au Seigneur du Ciel & de la Terre, ce que tous les hommes lui doivent, il monta dans ſon caroſſe, & alla voir Lucrece; à ſon aſpect ſa flâme devint encore plus violente. Comme il étoit doué d'un génie propre à divertir une compagnie, après avoir dit à celle qui faiſoit toutes les délices de ſa vie, tout ce qu'Amour ſçait faire dire de plus tendre

à ceux qu'il bleſſe : Diane entra, il lui dit pluſieurs paroles honnêtes, auſquelles elle ne répondoit pas indifferemment. Quoiqu'elle eut près de cinquante ans, l'amour trouvoit encore à faire priſe ſur elle. Elle étoit veuve depuis cinq ans, & elle étoit ſans aucun attachement ; ce n'étoit point ſa faute, car elle faiſoit bien tout ce qu'elle pouvoit afin de mettre quelqu'un dans ſes chaînes. On aime en tout tems & en tout âge ; néanmoins les feux de cette femme devoient être affoiblis, s'ils n'étoient pas éteints.

Lu-

Lucrece n'étoit point ſenſible aux tendreſſes du Marquis, dont l'eſprit divertiſſant & enjoué lui faiſoit aimer ſa compagnie. Diane qui avoit un penchant, que la nature donne aux uns plus grand qu'aux autres, auroit bien voulu qu'il eût eu pour elle, ce qu'il reſſentoit pour cette aimable Inſenſible; mais ſon âge ne lui permettoit pas d'eſperer de faire une telle conquête: les rides de ſon front & ſes cheveux gris étoient un vrai remede d'amour, & un grand dégoût pour ceux qui aiment avec délicateſſe. Rien

n'eſt

n'eſt plus opoſé à la jeuneſſe que la vieilleſſe ; cependant on voit tous les jours de ces femmes qui épouſent de jeunes maris. Les mauvais traitemens que la plûpart en reçoivent, devroient ſervir d'exemple à celles qui brûlent d'un feu que leur raiſon devroit éteindre.

Le Marquis n'avoit pas encore découvert à Diane l'amour qu'il avoit pour Lucrece. Voyant que cette Veuve n'étoit pas ennemie du repos des Amans, & qu'elle étoit au contraire d'une inclination à favoriſer plûtôt cette douce paſſion

ſion qu'a la détruire, il réſolut de lui en faire confidence, & de tâcher de la mettre dans ſes intérêts; il n'eut pas beaucoup de peine à y réuſſir. Un jour il alla la voir; & après avoir aſſez long-tems parlé de la chaſſe, car il falloit toûjours en parler avec elle, il fit tomber à propos la converſation ſur la galanterie. Votre cœur n'eſt point inſenſible, lui commença Diane, je ne me trompe point, je crois que vous aimez Lucrece. Le Marquis lui fit cette réponſe: non ſeulement je l'aime, mais je l'adore. Enſuite il

la pria de lui être favorable, & de vouloir bien l'engager à avoir pour lui le retour que tous ceux qui aiment ſouhaitent ſi ardemment. Diane lui promit qu'elle n'épargneroit rien pour en venir à bout. Comme elle finiſſoit ces paroles, deux Meſſieurs & deux Dames arrivérent. Le Marquis prit congé de la compagnie; cette Dame étoit ſujette à en recevoir; ſon défunt mari l'avoit accoûtumée à cette douce ſociété qui fait un des plus grands charmes de la vie.

Lucrece étoit couchée ſur un lit de repos: elle goûtoit les

les douceurs du ſommeil, lorſque le Marquis conduit par ſa femme de Chambre entra dans ſon apartement. Sa gorge étoit à moitié découverte, l'exceſſive chaleur de l'Eté en étoit cauſe. Il ne pût ſe laſſer de regarder ces deux montagnes plus blanches que de la neige : il ſe jetta doucement à genoux & baiſa les mains de cette Belle qui dormoit. Ses yeux dans ce moment goûtérent un plaiſir qui n'apartient qu'aux vrais Amans d'en ſçavoir connoître les douceurs. Il y avoit près d'une demie heure qu'il étoit dans cette dou-

douce extaſe lorſque Lucrece s'éveilla. Elle fut dans une ſurpriſe extrême de le voir à ſes genoux : elle lui dit de ſe lever. Il obéit dans le moment, & lui exprima d'une maniére la plus tendre ſa paſſion : il plaignoit ſon ſort d'aimer une inſenſible. Lucrece lui répondit qu'elle avoit pour lui de l'eſtime, & que l'amitié ne pouvoit venir qu'avec le tems. Comme nos Amans étoient dans ces doux entretiens, Diane entra, & embraſſa Lucrece. Le Marquis auroit bien voulu ſuivre ſon exemple, mais il n'oſoit prendre cette li-

liberté: il aprehendoit trop de déplaire à ſa Maitreſſe. Les Amans ſont quelquefois trop timides, quelquefois ils ſont trop hardis. En amour, comme en toutes autres choſes, il faut de la modération. Il crût qu'il étoit à propos de laiſſer Diane avec Lucrece, afin qu'elle effectuât ce qu'elle lui avoit promis. Après mille proteſtations qu'il fit à ſon Inhumaine, il ſe retira.

Lorſqu'il fut ſorti, Diane commença ſon diſcours, en ces termes: Vous voulez faire mourir ce pauvre malheureux, il vous aime à l'a-

do-

doration, & vous n'avez point de reconnoiſſance. Son eſprit eſt ſans ceſſe occupé de vous, & vous ne penſez pas plus à lui que ſi vous ignoriez ſon amour. Lucrece lui répondit que la privation d'un de ſes bras étoit un grand dégoût pour ſon cœur, qui ſentoit une répugnance extrême à pouvoir l'aimer. Croyez-moi, lui répliqua Diane, quoiqu'il n'ait qu'un bras, il eſt auſſi aimable que s'il en avoit deux: il l'a perdu en cueillant des lauriers dont ſa tête eſt couverte. Vous voyez les marques d'hon-

neur dont il eſt récompenſé. Après tout il eſt bien fait, il a de l'eſprit, il poſſede des plus belles Terres de la Province. Son Marquiſat vaut plus de 15000 livres de rente. Vous réfuſez un parti que vous ne trouverez jamais. Lucrece après l'avoir écouté attentivement lui répondit, que ce qu'elle venoit de lui dire, méritoit qu'on y fit attention, & qu'on faiſoit ſouvent des choſes dont on s'en repentoit dans la ſuite. Cette Confidente lui demanda combien vous faut il de jours pour être entiérement déterminée. A la huitaine,

taine, lui répondit Lucrece, je vous assure que tout sera résolu.

Diane après cette conversation se retira chez elle. Il n'y avoit pas une demie heure qu'elle y étoit, lorsque le Marquis y arriva. Il lui dit: Madame, j'espere que vous aurez fait pour moi ce que vous m'avez promis le plus obligeamment du monde. Elle lui répondit qu'elle avoit parlé à sa Maitresse en des termes pressans, & que dans huit jours elle sçauroit sa résolution. Que ce tems parut long à cet Amant! Il la remercia d'une

maniére très reſpectueuſe, & lui dit que le ſervice qu'elle avoit la bonté de lui rendre, pénétroit ſon cœur de la plus vive reconnoiſſance. Diane & lui firent une autre partie de chaſſe qui ne lui fut pas ſi fatale que la premiere, mais qui fut plus fâcheuſe à Diane. Lorſqu'elle y étoit, elle pouſſoit très-impétueuſement ſon cheval. Celui qu'elle monta ce jour étoit extrêmement fougueux: il ſe renverſa, & elle tomba. Un des pieds du cheval lui marcha ſur une cuiſſe. Sa chûte fut cauſe qu'elle s'y fit une bleſſure aſſez conſiderable.

Le

Le Marquis, & ceux qui furent preſens à cet accident en furent vivement touchez. On la porta à un Village voiſin : il donna ordre à un de ſes gens d'amener ſon Caroſſe, qui fut promptement arrivé. On y monta cette chaſſeuſe, le Marquis monta dans le caroſſe, & la conduiſit chez elle. Il ne ſe paſſoit point de jours qu'il ne l'allât voir.

Lorſque Lucrece eut apris l'accident arrivé à ſon amie, elle alla lui rendre viſite, & lui marqua l'affliction qu'elle en reſſentoit. Elle lui dit qu'on ne pouvoit pren-

prendre plus de part dans ſon mal, & qu'elle y étoit auſſi ſenſible, que s'il lui fût arrivé à elle-même. Diane lui répondit en des termes obligeans. Sa bleſſure ne l'empêcha point de lui demander ſi elle avoit pris ſon parti. Lucrece lui fit cette réponſe : les raiſons ſolides que vous me dîtes l'autre jour, & auſquelles j'ai refléchi très ſérieuſement, m'engagent à me rendre. Le Mariage, pourſuivit-elle, donne de l'amitié à ceux qui n'en ont point reſſenti avant ce doux lien ; je conte que cette agréable

ſim-

ſimpatie viendra. Ce n'étoit pas ces prétendues raiſons qui l'a déterminérent : l'ambition & l'intérêt firent plus d'impreſſion ſur ſon cœur. Elle étoit d'une ancienne famille, mais la fortune ne lui avoit pas prodigué ſes tréſors : ſemblable en cela à la plûpart des anciennes Nobleſſes, qui au lieu d'être dans l'abondance, ſont ſouvent dans la diſette ; c'eſt un pur effet du caprice de la fortune.

Les bons traitemens que reçut Diane, avancérent ſa guériſon. En peu de jours elle fut entiérement rétablie

de

de ſa chûte. Ce fut alors qu'elle n'eut d'autres penſées qu'à faire tous ſes éforts pour rendre ces Amans heureux. Comme elle étoit extrêmement habile & experimentée, l'experience ne ſert pas peu à avancer un Mariage, elle pria le Marquis & Lucrece à ſouper. Ces Amans differens en cela de ceux qui font toûjours des cérémonies qui ne ſont plus en uſage dans le ſiécle d'aujourd'hui, y allérent. Le Marquis mangea peu, l'amour le nourriſſoit. Ses yeux goûtoient un plaiſir infini, de voir l'aimable Lucrece,

qui

qui chanta au deſſert des chanſons qui achevérent d'embraſer ſon cœur d'une flame la plus vive & la plus pure.

Il avoit lieu de ſe flatter de poſſeder bientôt l'aimable Lucrece qu'il aimoit mieux que tous les treſors de la terre : Diane lui avoit fait recit de la négociation & de la réponſe de ſa Maitreſſe. Mais quelquefois lorſqu'on croit que toutes les difficultez ſont aplanies, il en ſurvient de nouvelles alors qu'on y penſe le moins. Comme Lucrece ne pouvoit à cauſe de ſa minorité diſpoſer d'elle

ſans le conſentement de celui que les Loix lui avoient donné pour régir le peu de bien qu'elle avoit, il falloit bien avoir le conſentement de ſon Tuteur, qui ſera nommé Antiochus. Que cette formalité donna d'embarras à nos Amans. Le Marquis après s'être aſſuré du cœur de Lucrece, alla chez ce Tuteur, auquel il propoſa le deſſein qu'il avoit. Il lui dit qu'il eſperoit qu'il ne ſeroit pas contraire à ſon bonheur. Antiochus ſemblable en cela à preſque tous les autres Tuteurs, qui ont plus à cœur leur intérêt particulier que

lui de leurs Mineurs, fit une réponſe ambiguë. La raiſon qui l'engagea d'en agir de cette maniére, étoit une promeſſe qu'il avoit fait à un Gentilhomme de ſes amis de le marier avec ſa Pupile. Ce Gentilhomme qui étoit extrêmement amoureux de Lucrece, lui avoit promis que ſi la choſe réuſſiſſoit, il y auroit une bourſe de cinq cens piſtoles pour lui. L'intérêt eſt ſouvent cauſe que ceux qui ne peuvent ſe défendre à cauſe de leurs bas âge, ſont trahis par ceux qui devroient les proteger. L'exemple d'Antiochus le mon-

tre viſiblement. Son deſſein étoit de ſacrifier ſa Mineure. Celui auquel il l'avoit promis, étoit un homme qui commençoit à être ſur ſon retour, & qui étoit moins riche du côté de la bonne mine que du côté de la fortune.

Le Marquis qui ignoroit les véritables ſentimens d'Antiochus, alla dire à Lucrece ſa réponſe. Diane qui avoit un eſprit pénétrant, crût qu'elle réuſſiroit mieux à avoir ſon conſentement. Elle l'alla voir, & lui dit qu'elle étoit perſuadée que s'il ſe preſentoit un parti convenable pour ſa Mineu-

re,

re, elle le croyoit trop dévoué à Lucrece pour qu'il n'aidât pas à faire sa fortune, au lieu de s'y opoſer. Elle embarraſſoit Antiochus, qui ne ſçavoit que répondre. A la fin il lui répondit que Lucrece étoit bien jeune, & qu'une fille de dix-ſept ans n'étoit pas encore propre pour le Mariage, qui demandoit un âge de maturité. Puiſque les Loix ont voulu qu'une fille fût nubile à douze ans, lui répliqua Diane, ſans doute qu'elles l'ont jugé en un âge convenable au ſacré lien. Lucrece court ſa dix-huitiéme année, elle

eſt auſſi raiſonnable qu'une femme de trente ans. Je vois bien, lui dit-elle, que ce n'eſt point cette raiſon qui vous arrête, il y en a bien d'autres qui vous touchent de plus près, & qui vous empêchent de faire une autre réponſe. Le Marquis de ***. aime Lucrece, c'eſt un parti très conſiderable: il eſt inutile de vous dire le bien qu'il poſſede, ſon Château & ſes belles Terres vous le diſent aſſez. Antiochus qui avoit écouté attentivement, lui dit ces paroles: le Marquis n'a qu'un bras, Lucrece mérite bien d'avoir pour

époux

époux un homme qui ſoit comme les autres. Ce n'eſt pas ce qui doit embarraſſer les Tuteurs, lui répondit-elle : pourvû qu'il lui plaiſe, c'eſt tout ce qu'il peut deſirer. L'objection que vous me faites n'eſt point ſolide, elle eſt un prétexte que vous êtes bien aiſe de trouver, afin de pas accorderce qu'on vous demande : Adieu, ſi vous ne changez de ſentiment, on ſçaura prendre des meſures qui ne vous plairont point.

Ces Amans étoient enſemble pendant que leur meilleure amie parloit vive-

ment à Antiochus. Elle entra & leur dit qu'elle ne voyoit point d'aparence que ce Tuteur donnât ſon conſentement, & qu'il falloit aller voir Caton afin de prendre ſon avis. Caton étoit un Avocat habile & conſommé. Ces Amans & Diane montérent en caroſſe & allérent chez lui. Après lui avoir expliqué ce dont il s'agiſſoit, il leur dit qu'il falloit faire émanciper cette Mineure, & lui faire nommer un Curateur aux cauſes à leur dévotion. Je n'en veux point avoir d'autre que vous, Monſieur, lui ré-

répondit Lucrece, ſi vous l'avez pour agréable. Ce ſera avec plaiſir, lui répliqua Caton, & vous me faites honneur : vous ne trouverez pas en moi l'opoſition qui eſt en Antiochus. Vous pouvez ſurement conter, pourſuivit il, que dans un mois au plus tard, vous ſerez ſortie d'embarras, & il ne tiendra pas à moi que vous ne ſoyez contente. Le Marquis donna de l'argent à ſon conſeil, afin d'avancer cette affaire. Ce métail a de puiſſans atraits pour les Avocats & les Procureurs, ſans lequel les affaires qu'ils ont en-

entre les mains, ne finiroient jamais & demeureroient éternelles. Il le pria de ne point perdre de tems, & l'aſſura qu'il obligeroit des perſonnes qui s'en ſouviendroient toute leur vie. Le Marquis, Lucrece & Diane prirent congé de celui qui leur avoit donné un avis qui les combloit de joie, & ils ſe retirérent.

Pendant que Caton travailloit à avancer le bonheur de ces Amans, & à lever l'obſtacle qu'Antiochus y auroit pû aporter, Diane leur propoſoit chaque jour de nouveaux plaiſirs, bal, chaſſe,

ſe, concert, grand repas n'y étoient pas épargnez. Le Marquis faiſoit voir ſes magnificences & ſes largeſſes. Rien ne plaît plus à une jeune Demoiſelle que ces doux paſſe-tems, & un Amant libéral à la fin ſe fait aimer, quoiqu'on ait eu de la répugnance dans les commencemens. Lucrece n'avoit qu'une eſtime ordinaire pour lui ; le faſte ne contribua pas peu à lui accorder ſon amitié. C'eſt le penchant de preſque toutes les femmes qui préferent ceux qui ſont en état de faire de la dépenſe aux autres, qui quoique mieux faits ; mais ne

ne pouvant contenter leur ambition, ne tiennent que le ſecond rang dans leur cœur. Quoique jeune elle avoit apris par Diane combien un Amant genereux étoit eſtimable, ſur tout lorſqu'il ſçavoit répandre à propos. Les femmes de Province à l'imitation de celles de Paris, ſont dans ce goût, & marchent ſur leurs traces.

Ces Amans goûtoient de nouveaux plaiſirs chaque jour; mais le Marquis qui ne ſouhaitoit rien tant que la poſſeſſion de celle qu'il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer, n'étoit pas ſatisfait. Il atten-

doit

doit que l'Amour couronnât ſon tiomphe.

Un jour il ſe renferma dans ſa chambre : il n'y avoit pas une heure qu'il y goûtoit les douceurs de la ſolitude, lorſqu'un de ſes gens vint lui dire qu'il y avoit un Monſieur vétu de noir qui demandoit à lui parler. La premiére idée qui ſe preſenta à ſon eſprit, fût de penſer que c'étoit Caton, quoique le tems qu'il avoit marqué ne fût pas expiré : un homme habillé de noir avec une perruque carrée, lui donna lieu de croire que c'étoit lui, parce qu'il n'en

n'en venoit point au Château en ces habits de cérémonie. En entrant dans ſa ſalle, il vit bien qu'il ne s'étoit point trompé. Après l'avoir aſſez gracieuſé, il lui demanda ſi l'affaire dont il s'étoit chargé avoit réuſſi de la maniére qu'il l'avoit promis. Monſieur, répondit Caton, Lucrece eſt émancipée, je ſuis nommé ſon Curateur aux cauſes : ainſi il ne tiendra qu'à vous d'être heureux quand vous voudrez. Lorſqu'il entendit prononcer cet Avocat, que cet arrêt fut doux ! il ne chercha que les moyens de le mettre à éxécu-

cution. Il le pria de venir chez Lucrece lui annoncer cette agréable nouvelle. Caton, quoique extrêmement affairé, monta dans le caroſſe, & ils allérent voir cette aimable Mineure.

Ce nouveau Tuteur en y entrant, lui dit: Mademoiſelle, Antiochus ne peut ni n'a droit de s'opoſer à votre établiſſement. Les mêmes Loix qui vous avoient mis ſous ſa puiſſance, viennent de vous en dégager. Vous êtes en liberté de contracter ſous l'autorité de celui qui cherchera toûjours l'occaſion de vous rendre

ſes

ſes ſervices. Lucrece d'un air enjoué le remercia. Diane qui s'y trouva, le complimenta ſur la diligence avec laquelle il avoit agi.

Le bonheur de ces Amans ne fut pas long-tems differé, car dans le même jour on fit le Contrat de Mariage, dans lequel le Marquis fit des avantages conſiderables à celle qu'il aimoit bien plus que lui-même. En moins de huit jours ils furent unis par le ſacré lien. Pendant cette fête tous les plaiſirs les plus raffinez y furent goûtez avec délice. Toute la Nobleſſe voiſine en fût. Lu-

crece

crece étoit ce jour plus belle qu'à ſon ordinaire : elle faiſoit l'admiration de tous ceux qui étoient de la fête. Il ſembloit que l'Amour vouloit picquer de ſes traits deux jeunes Cavaliers, qui pendant ces jours de réjouiſſance, au lieu de la gaieté qu'ils avoient coûtume d'avoir, & qui eſt ordinaire aux jeunes gens, contemploient avec tranſport celle qui en faiſoit tout l'ornement. En effet ils ſe diſoient l'un à l'autre que le Marquis eſt heureux, on ne peut voir dans le monde une plus belle perſonne. Ses yeux ont un

doux poiſon qui pénétre juſqu'au fond des cœurs de ceux qui la regardent. Que nous aurions de félicité ſi ce Dieu nous favoriſoit chacun d'une telle conquête. La jeuneſſe eſt extrêmement ſuſceptible d'amour, c'eſt un feu qui brûle avec trop d'activité pour opérer long-tems les mêmes effets.

Pendant que nos nouveaux Mariez faiſoient tous leurs efforts pour faire divertir les perſonnes invitées à leur fête, Antiochus étoit agité par des paſſions bien opoſées. Le chagrin, la rage & la fureur venoient avec im-

impétuoſité déchirer ſon cœur. L'intérêt qui étoit ſa paſſion la plus dominante, faiſoit ſon plus cruel ſuplice. Il avoit eſperé que Lucrece auroit donné la main à celui auquel il l'avoit promis à une condition ſi vile & ſi indigne. Il ſe voyoit fruſtré en ſon attente; c'eſt ce qui l'accabloit d'une douleur qu'il n'apartient qu'aux vrais avares d'en connoître l'amertume. Caton au contraire étoit eſtimé de toutes les perſonnes les plus conſiderables. L'un ſe plaiſoit à rendre ſervice, & l'autre avoit ſans ceſſe l'eſprit occu-

pé de ſon intérêt ſordide. L'un avoit aidé à faire la fortune de Lucrece, & l'autre auroit voulu la ſacrifier à ſon avidité inſatiable. Enfin le caractere de ces deux Tuteurs étoit bien different. Si la Juſtice n'y remedioit, le mal deviendroit trop commun pour ceux qui tendres d'âge, ſont incapables d'agir par eux-mêmes.

Le Marquis n'avoit pas les yeux aſſez grands pour voir ſon aimable Epouſe, qu'il ne pouvoit quitter d'un moment. Dans la premiere année de leur Mariage, ce ne fut que tendreſſes, que proteſta-

teſtations & promeſſes de s'aimer toûjours. Jamais on a vû deux cœurs ſi étroitement unis par les doux liens de la ſimpatie. Ils alloient l'un & l'autre au devant de ce qui pouvoit leur faire plaiſir. Enfin, ils goûtoient une paix que tous ceux qui ſe marient doivent deſirer, & qui n'eſt que trop ſouvent troublée, ſoit par le dégoût, ſoit par l'humeur contrariante de ceux qui doivent paſſer le reſte de leurs jours enſemble, & qui en étant privez, trouvent dans l'Hymenée des tourmens, des inquiétudes & des ſuplices,

au

au lieu de douceurs, d'agrémens & de délices.

Ce nouvel Epoux après quelques mois de Mariage, prit le parti de faire rendre à Antiochus un compte exact de l'adminiſtration du bien de Lucrece. Cet avare Tuteur devoit bien s'y attendre : le procedé qu'il avoit tenu devoit l'y préparer. En effet, il y avoit penſé très-ſérieuſement : bien-loing de devoir à ſa Mineure, il faiſoit voir qu'elle lui étoit redevable d'une groſſe ſomme.

Les conſeils de Caton ne ſervirent pas peu au Marquis, qui n'entendoit point

les

les affaires. Il ſçavoit mieux aſſiéger une Ville & ranger une Armée en bataille que les détours de chicanne, dans leſquels Antiochus étoit très-experimenté. Il ne demandoit qu'à finir, & celui avec lequel il avoit affaire ne demandoit qu'à éloigner; ce qui eſt ordinaire à ceux qui aiment les Procès, ils voudroient les éterniſer. Ils ne ſçavent ce qu'ils font: vouloir faire durer un Procès, c'eſt vouloir long-tems faire une Guerre cruelle, qui très-ſouvent les réduit à la derniére miſére. Comme Antiochus ne vouloit point en-

entendre raiſon, il fallut bien que le Marquis le traduiſît en Juſtice. Caton le ſervit ſi bien, qu'en trois mois la conteſtation fut terminée à ſon avantage, nonobſtant les ruſes & l'artifice d'Antiochus, qui fut condamné à payer une ſomme de ſix mille livres qu'il ſe trouvoit devoir ſur les jouiſſances du revenu de Lucrece. Peu s'en fallut qu'il ne ſe donnât la mort : un avare qui eſt contraint de faire un payement, auquel il ne s'attendoit pas, eſt bien capable de cette folie. Il auroit ſans doute executé ſon mal-

malheureux deſſein, s'il n'eût trouvé une voie pour empêcher l'exécution de la Sentence. D'abord qu'elle lui fut ſignifiée, il en interjetta apel. Comme les Cours Souveraines ſont plus éclairées, & ont plus d'intelligence & de capacité que les Subalternes, elles jugent avec plus d'équité & avec plus de certitude. Antiochus qui y avoit des habitudes, crut qu'il réuſſiroit mieux en ſes prétentions; & que s'il n'avoit pas eu une heureuſe iſſue devant les premiers Juges, il remporteroit la victoire devant les Souverains par le

moyen de ſes amis. Il ſe trompoit en ſon eſperance: la Juſtice eſt toûjours la même par tout, ou du moins ne doit jamais ceſſer de l'être. La Sentence qu'il vouloit faire infirmer, fut confirmée en tous ſes chefs. Si-tôt qu'il eut apris la deſtinée de ſon ſort, il monta dans une chambre afin de ſe pendre: il avoit même préparé toutes choſes pour cette fatale expédition; ſans un de ſes enfans qui y entra, & qui vit ce lugubre apareil, il n'auroit pas manqué ſon coup: il vouloit imiter le perfide Apôtre. Il n'y en a que trop de ces

ces insensez dans le monde: leur raison devroit bien mettre des bornes à leur avarice outrée.

Le Tout-Puissant vouloit récompenser l'union de ces pacifiques Epoux, qui attendoient ce qu'il promet à ceux qui se marient avec l'intention d'effectuer ce que le Sacrement permet aux hommes pour la multiplication du Genre humain. Il y avoit plus de quinze mois qu'ils étoient mariez; quelle joie ne goûtérent-ils point lorsque Lucrece mit au monde une fille qui sera nommée Florence! Le Mar-

quis auroit mieux aimé un garçon, afin de conserver son nom. Il espéroit avec justice que son Epouse n'en demeureroit pas là, & qu'elle lui donneroit ce qu'il désiroit si ardemment : il ne fut point trompé en son espérance.

Florence fut élevée comme les personnes de son rang : elle eut une éducation convenable à sa naissance. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de sept ans, on lui aprit à lire & à écrire. On remarquoit en elle, au travers des nuages de l'enfance, un génie vif & pénétrant. La nature

ture ne la favorisa pas moins de ſes graces du corps. Si elle avoit fait un effort à la création de Lucrece, il ſemble qu'elle avoit voulu faire ſon chef-d'œuvre à la naiſſance de ſa fille. Quoiqu'il y eut entre-elles une grande reſſemblance, les traits de ſon viſage étoient encore bien plus parfaits que ceux de Lucrece. Les Peintres les plus habiles ne pouroient peindre une plus belle créature. Dans un an elle aprit à lire & à écrire plus parfaitement que ceux ou celles qui aprennent pendant ſix années. Elle étoit careſſée de

ſes pere & mere, qui ne pouvoient ſe laſſer de baiſer un enfant qui promettoit tant. Leurs tendreſſes n'eurent effet que pendant un tems. Cette fille ſi chérie devoit bientôt être immolée comme une victime. Il y avoit neuf ans que Lucrece n'avoit été féconde ; ſa ſtérilité accabloit de chagrin le Marquis qui faiſoit des vœux au Ciel, auquel il demandoit un enfant qui pût ſoûtenir ſon nom, & marcher ſur ſes traces ; ce ſont preſque tous les ſouhaits de ceux qui ſe marient : le Ciel éxauça ſes vœux. Lucrece accou-

coucha d'un garçon qui fut nommé Xerxès. Le Marquis fit à cette naiſſance une fête des plus magnifiques : il convia tous ſes voiſins. Pendant huit jours il tint table ouverte ; la ſimphonie divertiſſoit agréablement ceux qui s'y trouvérent. Jamais pere n'a goûté plus de délectation qu'il en reſſentit alors. Lucrece n'y étoit pas moins ſenſible.

Que la naiſſance de ce nouvel enfant fut fatale à Florence, qui étoit careſſée avant, & qui devint dans la ſuite l'objet de la haine & de l'averſion de ceux qui lui

avoient donné le jour. A l'âge de dix ans elle fut enfermée dans un Monaſtere, dans lequel les Penſionnaires qui entroient, étoient obligées de porter un voile blanc. Dans ce Cloître les Religieuſes qui la voyoient, ne pouvoient s'empêcher d'admirer ſa beauté & la pénétration de ſon génie. Sa gorge naiſſante étoit plus blanche que la neige : elle avoit une main que la nature ne donne qu'à celles qu'elle veut rendre parfaites. Elle gagnoit l'affection de celles avec leſquelles elle converſoit. Quoique dans

un

un âge où à peine les hommes peuvent s'énoncer intelligiblement, elle raisonnoit à fond de toutes choses. Elle avoit une si excellente mémoire, qu'elle récitoit pendant plus de deux heures les plus beaux traits de l'Histoire Sainte ; c'étoit le premier Livre qu'elle avoit lû. Elle ne demeura dans le Convent qu'une année : le Marquis l'en fit sortir & la garda à son Château. Sa beauté faisoit tant de bruit dans la Province que chacun étoit curieux de la voir. Le Comte de ***. âgé d'environ vingt-six ans, & un

des

des plus riches de Bretagne, ayant apris que Florence étoit la plus belle perſonne qu'on pût voir, alla rendre viſite au Marquis. En entrant dans la chambre, après les honnêtetez ordinaires, il regarda Florence : il vit bien que le portrait qu'on lui en avoit fait, ne convenoit pas à l'original ; parce que cette aimable perſonne étoit encore plus belle qu'on ne diſoit. Il fit des complimens au Marquis ſur la beauté de ſa fille ; après une heure de converſation, il finit ſa viſite & ſe retira.

Au premier abord de Florence

rence, l'Amour picqua le Comte de ſes traits les plus vifs. Lorſqu'il fut chez lui, il s'abandonna à une parfaite rêverie : il connut alors ce que ce Dieu ſçait faire ſentir. Comme il étoit bien fait, & qu'il joignoit à ſes belles qualitez les dons de la fortune, il ne douta point que le Marquis ne lui donnât en Mariage celle qui étoit la maitreſſe abſoluë de ſon cœur, & qui méritoit le plus parfait Monarque du monde. Il alloit ſouvent le voir, & faiſoit toûjours tomber la converſation ſur Florence. Un jour il alla au Châ-

teau

teau, il eut le bonheur de ne le point trouver, ni Lucrece; ils étoient allez en Campagne. C'eſt ce qu'il déſiroit; car les viſites ſi fréquentes n'étoient pas tant un effet de ſa politeſſe que de l'amour violent qu'il avoit pour celle à laquelle il n'avoit pas encore découvert ſon martire. Le moment ſe trouvoit trop favorable pour qu'il le manquât. Il ne lui avoit pas encore beaucoup parlé, parce qu'elle étoit extrêmement timide en preſence de ceux qui lui avoient donné la vie. Il lui dit pluſieurs douceurs. Elle y répondoit d'une

d'une maniére honnête. Dans le cours de la converſation elle fit voir ſon eſprit pénétrant. Le Comte en étoit charmé: il s'hazarda de lui découvrir ſa paſſion. Florence qui étoit naturellement tendre, y répondit en fille prudente, & avec un air reſervé: differente en cela des coquettes du tems, qui rendent les armes à la premiere déclaration d'un Cavalier; & qui oubliant la fierté inſéparable du beau ſexe, font des réponſes qui ſouvent au lieu d'avancer leurs affaires, les reculent. Elle n'imitoit point une conduite

duite qui convient ſi peu aux belles perſonnes. La viſite du Comte dura plus de cinq heures ; ſi la fin du jour ne fût venue, il n'auroit jamais pû ſe reſoudre à quitter celle qu'il adoroit, & dont l'eſprit augmentoit encore plus ſa flâme que la beauté. Son amour s'opoſoit à ſa retraite ; mais la nuit qui aprochoit, l'obligeoit à prendre ce parti. Après lui avoir fait mille proteſtations, il ſe retira.

Lorſque Florence fut ſeule, ſon eſprit ne fut occupé que de celui qui lui venoit d'exprimer ſa paſſion. Comme

me elle avoit un cœur très diſpoſé à aimer, elle en ſuivit le doux penchant. Mille penſées differentes agitoient cette jeune Amante, dont le cœur n'avoit pas encore ſenti les premiers traits de l'Amour. Le Comte en avoit fait la premiere bleſſure. Ce Dieu n'en demeura pas là: il lui préparoit des peines & des inquiétudes beaucoup plus cruelles; cette Hiſtoire en donnera une connoiſſance parfaite.

Le Marquis & Lucrece, qui vouloient qu'elle prît le parti du Cloître, avoient changé leurs maniéres d'agir

à ſon égard. Dans les commencemens ce n'étoit que careſſes & amitiez, & ſur la fin ce n'étoit que menaces & que mauvais traitemens. Pendant qu'ils s'occupoient de ces penſées, le Comte étoit agité par d'autres bien opoſées. Comme il ignoroit les ſentimens du Marquis, il lui propoſa le deſſein qu'il avoit, & demanda Florence en Mariage. Il ne ſuivoit point la maxime des Amans d'aujourd hui, qui ne ſe contentant pas d'épouſer de belles perſonnes, veulent encore avoir une dot conſiderable. Il dit au Marquis qu'il

qu'il ne demandoit rien autre chose que l'aimable Florence : il ajoûta qu'il seroit le plus heureux des mortels, s'il avoit le bonheur de la posseder. Ce pere préoccupé par un dessein tout contraire, lui répondit qu'il ne vouloit point marier sa fille si-tôt. C'étoit un honnête refus qu'il faisoit au Comte, qui se retira comme un homme au desespoir.

Lucrece aimoit Xerxès à l'adoration, elle ne pouvoit souffrir Florence. Rien n'est plus commun dans le monde que cette préference, & rien n'est plus oposé à la

Religion. Pourquoi aimer l'un & haïr l'autre ; ces deux enfans ne ſont-ils pas du même ſang? Les animaux auſquels l'Auteur de la nature a réfuſé la raiſon, ne ſont pas ſi inhumains, ils paroiſſent aimer leurs petits avec la même égalité. Le Marquis n'avoit pas encore dit à Lucrece la propoſition que le Comte lui avoit fait. Si-tôt qu'elle l'eut apris, l'intérêt qui commençoit à prendre empire ſur ſon cœur, lui fit prendre la réſolution d'immoler plus promptement cette victime. L'inclination de ſon Epoux convenoit

aſſez

assez avec la sienne ; parce qu'il vouloit que Xerxès, qu'il chérissoit autant que Lucrece l'aimoit, eût sans aucun partage tous leurs biens ; ce qui ne pouvoit arriver si Florence se marioit. Ils lui disoient que dans le monde on se sauvoit très difficilement, & que savoie étoit plûtôt le chemin de la perdition que celui du Ciel. Belles remontrances ! mais qui ne convenoient point à Florence qui haïssoit mortellement le Cloître. Les peres & meres ne manquent point de ces exhortations, qui sont plûtôt des

effets de leur intérêt, que de l'attention de procurer le ſalut de leurs enfans. Florence qui avoit été attentive à leurs inſtructions morales, leur répondit qu'on pouvoit ſe ſauver en tous les états: après tout, ajoûta-elle, s'il n'y avoit de prédeſtinez que ceux qui ſe conſacrent au Seigneur, les Monaſteres ne ſeroient pas aſſez vaſtes pour contenir tous ceux ou celles qui y coureroient. En finiſſant, elle dit, que ſi leur principe étoit vrai, le monde verroit bientôt ſa fin. Sa réponſe ne plût ni au Marquis ni à Lucrece.

Ils

Ils lui repliquérent de penſer très ſérieuſement à ce qu'ils venoient de lui dire; & ajoûtérent, qu'on lui donnoit trois mois pour s'y déterminer. Après ces paroles ils la quittérent.

Lorſqu'elle ne vit plus ces deux Tirans, elle s'abandonna au deſeſpoir, & répandit un torrent de larmes. Elle s'écrioit, & proferoit ces paroles : Malheureuſe que je ſuis, faut-il que le Ciel ne m'ait pas fait naître fille de quelque Païſan, je ſerois cent mille fois plus heureuſe, je pourois faire uſage de ma liberté; & je

ſuis

ſuis bien plus eſclave que ceux qui ſont enchaînez. Ceux qui devroient contribuer à mon bouheur, continuoit elle, veulent me ſacrifier pour le reſte de mes jours, afin que Xerxès reſte leur unique héritier. La mort ne viendra-elle point enlever une infortunée, que ceux qui lui ont donné la vie, préparent à des tourmens qui ne finiront qu'avec elle ! Chaque jour la douleur & le chagrin lui faiſoient prononcer ces triſtes paroles. Elle vivoit de ſanglots, de larmes & de ſoupirs.

Bien-

Bien-loin que ſa triſte ſituation émût de compaſſion le Marquis & Lucrece, ces deux barbares ne lui parloient que pour la menacer : ils ne la faiſoient plus manger à leur table : ils faiſoient tous les jours porter dans ſa chambre des Livres de dévotion, afin qu'elle aprît par avance à faire la méditation. Le chagrin poſſedoit trop vivement ſon eſprit pour qu'elle s'occupât à la lecture. Son ame étoit enſévelie dans une abîme d'amertumes, qui lui paroiſſoient plus ſanglantes que la mort. On ne perd la vie qu'une

qu'une fois, disoit-elle ; dans le Convent je mourrai à tout moment d'ennui, de douleur & de desespoir.

Le Comte qui aprit que Florence étoit sur le point d'être forcée par ses parens à prendre l'Habit de Religieuse, fut dans une désolation inexprimable. Il auroit bien voulu empêcher une chose qui s'opposoit si fort à son amour. Comme il n'osoit aller chez le Marquis, il souhaitoit ardemment trouver quelqu'un qui pût porter une lettre à Florence. Il pensa que le Fermier du Marquis pouroit bien le ser-

vir ; il ſçavoit que cet homme aimoit l'argent. Dans cette penſée, il l'envoya chercher. Après lui avoir expliqué la raiſon pour laquelle il l'avoit fait venir, il lui dit, que s'il vouloit porter une lettre à Florence, ſans que perſonne en eût connoiſſance, il lui donneroit trente piſtoles. Ce ſera avec plaiſir, lui répondit le Fermier, je vous aſſure que je voudrois vous rendre d'autres ſervices de plus de conſequence. Le Comte ravi de ſa réponſe, lui donna ce qu'il lui avoit promis, & écrivit la lettre qui ſuit.

LETTRE
du Comte à Florence.

J'aprens avec une peine mortelle que vous allez bientôt devenir prisonniere, & qu'on ne consulte pas votre vocation. Si celui qui vous adore, peut vous secourir dans vos malheurs, ne l'épargnez pas. Sa vie, son cœur & son bien sont à vous: vous en pouvez disposer. Pour faire avorter les desseins de ceux qui vous contraignent; vous n'avez d'autre parti à prendre que la fuite. Si ce conseil salutaire vous fait plaisir, contez que je ne vous abandonderai point, & que personne au monde ne vous aime

avec plus d'amour, que celui qui mourra de douleur ſi le Cloître vous poſſede. Adieu.

Ce ne fut pas ſans peine que le Fermier donna cette lettre à Florence. On ne la laiſſoit parler à perſonne; parce que le Marquis & Lucrece aprehendoient que ceux avec leſquels elle converſeroit, ne lui donnaſſent des avis qui euſſent pû empêcher l'exécution de leurs deſſeins. Le moment parut trop favorable au Fermier pour qu'il manquât ſon coup. Il alla au Château; ſçachant que le Marquis &

ſon Epouſe étoient à l'Egliſe, il demanda à lui parler. Comme on ne ſe doutoit de rien, & qu'il ne paroiſſoit point être ſuſpect, la femme de chambre le conduiſit dans l'apartement de Florence, qui dit à cette fille d'aller à l'Office dire qu'on lui aportât à déjuner. Lorſqu'il ſe vit ſeul avec elle, il lui donna la lettre. Elle la lût : elle fut agréablement ſurpriſe d'aprendre que le Comte étoit ſenſible à ſon infortune : elle dit au porteur d'attendre une demie heure, & de deſcendre : au-lieu du déjuner qu'on lui avoit

avoit aporté, elle fit cette réponſe, après avoir dit à ſa femme de chambre de ſortir.

RE'PONSE
de Florence au Comte.

Il n'eſt que trop vrai que je ne ſuis plus libre, & que je ſuis ſur le point de mourir civilement. La mort naturelle ne me ſeroit pas ſi cruelle, que l'affreuſe priſon dans laquelle on veut que je paſſe mes jours: vous prenez part au malheureux ſort d'une infortunée, qui juſqu'à preſent n'a pû ouvrir ſon ame à perſonne. L'avis que vous me donnez eſt trop favorable à ma liberté pour que je

n'en profite pas. Je ne puis m'évader que la nuit ; puisque vous voulez empêcher que je ne devienne captive, trouvez-vous Lundi au pied du portail du Château sur les dix heures du soir, je ferai tous mes efforts pour m'y trouver. Le service que vous me rendrez, ne s'effacera jamais de la mémoire de celle qui a pour vous beaucoup d'estime, & qui a la reconnoissance en partage. Adieu.

Florence qui ne sortoit point de son apartement, ne sçavoit comment faire pour mettre cette réponse entre les mains de celui qui lui avoit aporté des nouvel-

les.

les qui lui faiſoient tant de plaiſir. Comme elle lui avoit dit d'attendre une demie heure, & que le tems marqué étoit paſſé, il attendoit à la porte de ſon apartement. Un laquais qui y entra, lui dit: que faites-vous ici? je voudrois bien prendre congé de Florence, lui répondit-il. Entendant ſa voix elle ouvrit la porte, & lui diſant adieu, elle lui donna ſa lettre.

Cet habille commiſſionnaire la porta en diligence au Comte, qui reſſentit une joie qui pénétroit ſon cœur d'un feu encore plus vio-

lent. La réponſe de Florence lui donnoit lieu d'eſperer qu'il auroit la félicité de la poſſeder, & qu'ils ſortiroient du Royaume afin de ſe marier. Ce jour marqué étoit attendu avec impatience. Pendant qu'il s'entretenoit en ces agréables idées, le Marquis & Lucrece montérent en caroſſe, & menérent leur fille au Monaſtere dans lequel elle avoit déja été Penſionnaire. La réſolution de ces Amans n'eut point ſon effet : Florence fut obligée d'obéir à ceux qu'elle craignoit plus qu'elle n'aimoit. Qu'il eſt difficile de

chérir

chérir les perſonnes qui nous perſecutent, & qui nous ôtent ce que nous avons de plus cher; la nature y a trop de répugnance: elle ne peut s'accorder avec les maximes de ceux qui diſent, qu'il faut aimer les perſonnes qui nous font ſouffrir. Pour pratiquer ces pieux conſeils, il faut une grace ſurnaturelle, victorieuſe & triomphante; la nature eſt trop foible par elle-même pour opérer ces grandes merveilles; ſans le ſécours d'enhaut les efforts qu'elle feroit pour y parvenir, ſeroient vains & inutiles. Flo-

Florence qui avoit une averſion naturelle pour la ſolitude, entra dans le Convent: elle pleuroit & gémiſſoit ſans ceſſe; ce n'étoit pas encore le tems de répandre tant de larmes, le ſacrifice n'étoit pas encore prêt. Le Marquis & Lucrece differens d'Abraham qui voulut ſacrifier ſon fils Iſaac, dirent à l'Abeſſe de faire tous ſes efforts, afin que Florence prît l'Habit inceſſamment. Ils lui promirent une ſomme plus conſiderable que celle qu'elle prenoit pour la dot des autres Religieuſes, afin de la mettre dans leur par-

parti ; enfin ils la priérent de ne la laiſſer voir à perſonne. Abraham n'auroit jamais penſé à immoler ſon fils, s'il n'eut craint de ſe rendre déſobéiſſant aux volontez du Seigneur. Le Marquis & Lucrece au contraire obéiſſoient à leurs paſſions avides. L'un ne voulut faire que ce que ſon Maître lui commandoit : ceux-ci faiſoient ce qu'il defend ſi expreſſément. On ne voit que trop de ces peres & meres, qui ſous prétexte du ſalut de leurs enfans, les forcent à prendre un parti opoſé à leur inclination : ils veulent

di-

diſent ils, procurer la voie de la céleſte beatitude à ceux auſquels ils ont donné la vie; au contraire ils leur choiſiſſent dès ce monde un enfer anticipé: ils en rendront compte au Tribunal du Souverain Juge.

Cette tendre victime étant dans le Monaſtere, ne s'occupoit que de ſes chagrins & de ſes ennuis. L'Abbeſſe lui parloit à tout moment du bonheur de la vie Monaſtique, & lui diſoit, que les choſes du monde ſe diſſipoient comme un nuage, & qu'elles périſſoient. Enfin elle faiſoit humainement

tout

tout ce qu'elle pouvoit, afin de lui donner du goût pour le Cloître. Il eſt aſſez ordinaire à la plûpart des Religieuſes de tenir ces diſcours à celles qu'elles veulent avoir : ſemblables en cela aux Soldats qui vantans les douceurs de la vie Militaire, quoique convaincus des peines & des travaux qui en ſont inſéparables ; mettent tout en uſage, afin d'engager ceux auſquels ils en diſent tant de bien : il ſemble qu'ils trouvent une eſpece de conſolation à avoir des compagnons de leurs miſéres. Cette maxi-

me

me n'eſt que trop imitée par les Religieuſes : ſi l'uſage en étoit banni, les Monaſteres ne ſeroient pas ſi peuplez, & le nombre des Religieuſes ne ſeroit pas ſi exceſſif.

Florence couroit ſa quatorziéme année, elle ne pouvoit valablement faire ſi-tôt ſes vœux. Quoiqu'elle n'eût pas l'âge compétent, le Marquis & Lucrece voulurent qu'elle prît l'Habit ; malgré ſa réſiſtance, & qu'elle allegât pluſieurs raiſons ſolides, il fallut obéir aveuglement à ceux qui ne ſouhaitoient rien

tant

tant que ſa mort civile. Le jour de la cérémonie étant venu, elle perdit le précieux uſage de ce que nous avons de plus cher: ce ne fut pas ſans bien des ſanglots & des larmes; ſon cœur alors reſſentit une douleur, qui ne peut bien être exprimée que par ceux qui perdent leurs libertez. Le Marquis & ſon Epouſe comblez de joie de ce que la victime alloit bien-tôt être immolée, ne demandoient qu'à voir la fin de cette lugubre cérémonie. Le Comte qui aprit que Florence alloit commencer

à porter le peſant fardeau d'une Regle ſi opoſée à ſon amour, courut au Monaſtere. Lorſqu'il la vit métamorphoſée en Novice, il ſortit de l'Egliſe; ſa douleur & ſa rage lui firent arracher de ſes cheveux : il verſa des larmes en abondance, & monta dans ſon caroſſe comme un deſeſperé. Le chagrin qu'il reſſentit alors, lui cauſa une fiévre qui penſa le réduire au tombeau; ſa maladie eut de fâcheuſes ſuites, & dura plus de dix-huit mois.

Xerxès faiſoit tous les délices & la félicité du Marquis

& de Lucrece ; jamais enfant n'a été plus tendrement aimé : il fut élevé ſelon ſa naiſſance. Le Marquis ſon pere lui parloit ſouvent de la Guerre, & lui diſoit, que les hommes devenoient des Héros, & s'immortaliſoient par les belles actions qu'ils y faiſoient. Les enfans ſont ſuſceptibles des premieres impreſſions qu'on leur donne ; à meſure qu'ils avancent en âge, elles ſe fortifient : le Marquis differe en cela de ceux qui ſont rebutez de la Guerre, ſoit à cauſe des bleſſures qu'ils y ont gagné, ſoit à cauſe

des dangers qui en ſont inſéparables, ſe plaiſoit extrêmement à en parler, & d'une maniére à donner envie d'y aller à ceux qui en ſeroient les plus éloignez. Xerxès qui y étoit aſſez diſpoſé d'inclination, lui demandoit tous les jours à quel âge on étoit bon Soldat. Le Marquis lui répondoit, que ce qui faiſoit les bons Soldats, étoit le cœur, la bravoure & l'intrépidité. Lucrece qui aimoit ſon fils tendrement, étoit fâchée de ce que ſon Epoux ne l'entretenoit que de la Guerre : elle aprehendoit

qu'il

qu'il ne lui donnât envie d'y aller; ſa crainte n'étoit pas mal fondée. Lorſqu'elle étoit avec Xerxès, elle diſoit autant de mal des Armes, que le Marquis en diſoit de bien.

Florence pendant ſon Noviciat tomba malade; l'auſterité de la Regle, jointe au peu de diſpoſition qu'elle avoit à en pratiquer les devoirs, y contribuérent beaucoup. Sa maladie qui dura ſix mois la rendit méconnoiſſable: elle devint maigre & ſéche. La mort ne voulut pas l'enlever: elle la réſervoit pour lui fai-

re ſouffrir maux ſur maux, & douleurs ſur douleurs ; il lui fallut encore deux mois pour être entiérement rétablie ; en ſorte que pendant ces huit mois de ſouffrance, elle ne pratiqua point ce que les Novices ſont obligées de faire avant d'être reçues à la Profeſſion. Comme elle n'avoit pas encore atteint quinze ans, on lui fit recommencer ſon Noviciat. Le Marquis & Lucrece qui ne ſouhaitoient rien tant que de la voir Profeſſe, eurent beaucoup de déplaiſir de ce retardement, ils en reſſentirent plus

que

que de ſa maladie ; quoiqu'ils auroient été touchez de ſa mort naturelle, parce qu'ils l'aimoient dans le Cloître, & non dans le monde. L'éloignement de ſes Vœux ne contribuoit pas peu à leur amertume.

Le Comte étant rétabli de ſa maladie ne pouvoit aimer rien autre choſe que Florence ; quoique ſes amis lui propoſoient de belles perſonnes, elles ne le touchoient point : elles lui paroiſſent fades & inſipides, & n'étoient point de ſon goût. Comme il ne pouvoit être uni à celle dont la beauté

étoit

étoit ſans pareille, il prit la réſolution d'abandonner le monde ; après avoir dit adieu à ſes parens & à ſes amis, il alla à la Trappe où il prit l'Habit : il y a vêcu pendant trois ans comme un homme dont les penſées ſont continuellement occupées de celui ſans lequel on ne peut vivre heureux : il y a fini ſa vie en odeur de ſainteté. Sa vocation étoit bien differente de celle de Florence : il s'étoit donné volontairement à celui auquel tous les hommes ſont redevables de ce qu'ils ſont. Florence avoit embraſſé

braſſé un état opoſé à ſon inclination. L'un y goûtoit les douceurs de cet avant-goût des viſions céleſtes ; & l'autre y reſſentoit par avance tous les tourmens préparez à ceux qui doivent être éternellement malheureux.

Xerxès, dont la plus vive paſſion étoit d'aller à l'imitation de ſon pere moiſſonner des lauriers, demandoit tous les jours au Marquis qu'il l'envoyât au Service. Ce pere toûjours belliqueux d'inclination, ne le pouvant être d'effet à cauſe de ſes bleſſures, étoit ravi de voir que Xerxès vouloit marcher ſur

ſes traces. Rien ne fait plus de plaiſir à un pere, que d'avoir un fils auquel la nature a donné un penchant conforme au ſien; par cette douce conformité il ſe voit revivre, & c'eſt ce qui lui fait reſſentir cette tendreſſe paternelle. Quoiqu'il l'aimât autant qu'un tendre pere peut aimer un fils, il ne balança point à lui accorder l'effet de ſes demandes: il écrivit à un Capitaine de Dragons, & le pria de vouloir recevoir Xerxès en ſa Compagnie, en qualité de Volontaire. Il n'eut point de peine à avoir ce qu'il ſou-

ſouhaitoit ; le Capitaine qui étoit ſon ami, étoit bien aiſe d'avoir un jeune Seigneur, qui fût en état de faire une dépenſe convenable à ſa naiſſance, & qui pût devenir Officier : il lui fit une réponſe honnête, dans laquelle il louoit Xerxès d'avoir à un âge ſi tendre des ſentimens ſi héroïques.

Lucrece ne pouvoit ſe réſoudre à laiſſer partir un fils qu'elle aimoit ſi tendrement ; après lui avoir dit tout ce qu'on peut, pour l'éloigner d'un deſſein ſi opoſé à ſon inclination, elle profera ces paroles, en pleu-

rant : Vous voyez, mon fils, les fruits que votre pere a aporté ; il y a perdu un bras, & vous y perdrez peut-être la vie ; en finiſſant, elle verſa des larmes en abondance. Xerxès lui fit cette réponſe : Si le Marquis y a été bleſſé, il eſt couronné de gloire ; l'honneur dont il eſt récompenſé, le dédommage bien de la perte de ſon bras ; après tout ceux qui ſervent, quoique ſujets aux mêmes accidens, doivent faire peu d'attention aux dangers : le malheur arrive aux uns, & les autres s'en échapent ; c'eſt un

un pur effet du hazard : lorſqu'on meurt dans le lit d'honneur, on s'immortaliſe & on eſt en vénération, quoiqu'on n'exiſte plus.

De ſi beaux ſentimens, qui devroient être gravez dans le cœur de tous les Guerriers, ne faiſoient point d'impreſſion ſur l'eſprit de Lucrece : elle aprehendoit toûjours de ne revoir jamais ce fils, qui étoit l'unique objet de ſon attachement : ſemblable en cela aux autres meres, qui craignent de ne voir plus leurs enfans qui ſe deſtinent aux grandes actions. Leur crain-

te n'eſt pas toûjours ſans fondement : l'expérience le fait voir tous les jours. Pendant que ſon eſprit étoit agité de ces triſtes penſées, le Marquis étoit bien occupé d'autres : il ne penſoit qu'à ſéconder l'inclination de Xerxès, il lui fit préparer tous les équipages convenables à un jeune Seigneur ; en moins de quinze jours ils furent en état : il lui donna pour valet de chambre Artus qui étoit beaucoup affectionné. Xerxès qui brûloit d'envie de partir, alla dire adieu à Lucrece, qui faiſoit des cris

qui

qui auroient touché les plus insensibles. En l'embrassant il ne put s'empêcher de verser des larmes ; cette foiblesse est pardonnable à un jeune homme : la nature y a trop de part pour qu'on puisse la blâmer. Le Marquis, quoique ferme, suivit son exemple. Notre jeune Guerrier monta à cheval & partit avec sa suite.

Le tems du Noviciat de Florence alloit expirer ; enforte qu'il falloit qu'elle pensât à faire ses vœux. Elle croyoit que le Marquis & Lucrece auroient changé de sentiment, & que le par-

ti que Xerxès venoit d'embraſſer, ſeroit pour eux un ſujet à ne point la contraindre davantage. Ses penſées étoient chymeriques ; quoique ſon frere fût allé à la Guerre, le Marquis & Lucrece étoient toûjours les mêmes ; leur barbarie à ſon égard n'avoit point ceſſé. Le jour deſtiné pour ſa Profeſſion, ils ſe rendirent au Monaſtere avec pluſieurs de leurs parens & amis. Un fameux Prédicateur avoit beau dire à cette Novice, que l'état qu'elle embraſſoit, & les Vœux qu'elle faiſoit, l'attachoient au Créateur par

par des chaînes douces & pleines d'une ſuavité qu'on ne peut trouver dans le monde. Ce diſcours éloquent la toucha peu ; la grace n'opéroit pas avec ſon activité ordinaire : ſon cœur avoit trop d'averſion pour le Cloître, pour en reſſentir les doux effets. Enfin elle ſigna l'arrêt de ſa condamnation. Pendant ce jour ce n'eſt que réjouiſſance dans les Convens : & il ne fut pour elle qu'un jour de malheur, qui lui devoit préparer des ſuplices ſans fin.

Florence dans les com-

mencemens de ſa Profeſſion, aſſiſtoit avec exactitude au Chœur, & paroiſſoit avoir une véritable & ſincere piété : il falloit bien qu'elle parût telle ; ſon cœur avoit un penchant plus mondain que Religieux, mais il falloit ſauver les apparences. Trois mois après ſa Profeſſion, elle pria une Demoiſelle de ſes amies, d'emmener aux grilles le Notaire devant lequel elle fit ſa réclamation contre ſes Vœux, diſant qu'elle y avoit été forcée par ſon pere & ſa mere. Elle continua pendant trois ans, & demeura enſuite dans

dans le silence.

Xerxès dans sa premiere Campagne fut fait Cornette, & trois mois après Lieutenant; le Marquis lui acheta une Compagnie de Dragons. Dans toutes les occasions où notre jeune Guerrier se trouva, il fit voir son courage & son intrépidité; il n'étoit pas moins hardi ni entreprenant que son pere. La Campagne finie, il retourna dans la Province : le Marquis & Lucrece étoient charmez de le voir si bien fait; car il avoit profité en tout depuis qu'ils ne l'avoient vû. Son plaisir or-

ordinaire étoit la chaſſe : il tiroit parfaitement.

Un jour Lucrece lui dit d'aller voir Florence. Xerxès qui n'avoit point vû ſa ſœur depuis qu'elle étoit Religieuſe, alla lui rendre viſite. Quoiqu'il fut la cauſe innocente de ſa mort civile, elle ne l'en aimoit pas moins : elle ſçavoit qu'il étoit l'objet des tendreſſes du Marquis & de Lucrece ; & comme elle avoit beſoin de mille petites choſes, elle ne penſa qu'à le bien recevoir. Lorſqu'elle le vit, elle le loua ſur ſon ardeur Martiale, & lui dit : Qu'il n'a-

n'avoit pas pris ce parti, que pour devenir un grand Capitaine & un grand Héros; elle ajoûta, qu'étant du sang du Marquis, elle ne faisoit aucun doute qu'il ne se signalât dans les occasions. Xerxès lui raconta une partie de ce qu'il avoit fait dans ses Campagnes. Florence lui dit: Mon cher frere, depuis que je suis Religieuse, je n'ai pas eu le plaisir de vous embrasser. Comme il l'aimoit assez, il répondit qu'il le souhaiteroit bien, si cela étoit possible. Florence alla en demander la permission à l'Abbesse, qui la

la lui accorda. La Portiére ouvrit une des portes du Convent. Notre jeune Guerrier & sa sœur s'embrassérent très-étroitement, & se firent mille amitiez. Florence lui donna une collation magnifique au Parloir; après quatre heures de conversation il lui dit adieu, & se retira.

Lorsqu'il fut de retour, le Marquis & Lucrece lui demandérent des nouvelles de Florence: il leur répondit, qu'elle jouissoit d'une santé parfaite, & qu'il étoit fâché que le Cloître eût la possession d'une fille qui auroit

roit été capable de faire le bonheur du Cavalier le plus accompli. Son pere & ſa mere lui répliquérent ces paroles: Vous êtes des plus extraordinaires, ſi elle fût reſtée dans le monde, elle auroit partagé avec vous; & comme nous avons voulu que vous euſſiez nos héritages ſans partage, c'eſt ce qui eſt cauſe qu'elle eſt Religieuſe. Xerxès qui n'avoit pas ſuccé avec le lait l'inclination des richeſſes, leur fit cette réponſe: J'aimerois beaucoup mieux avoir moins de fortune, & ne point voir ma Sœur cloî-

trée

trée pour le reſte de ſes jours. Son déſintéreſſement devroit ſervir d'exemple aux freres & aux ſœurs, qui afin d'être uniques héritiers, font tous leurs efforts & engagent les peres & meres, ſur l'eſprit deſquels ils ont du pouvoir, de ſacrifier leur propre ſang. Notre jeune Guerrier étoit bien éloigné de cette maxime ſi commune & ſi contraire aux droits de la nature & de la Religion.

L'Abbeſſe qui aimoit extrêmement Florence, quoiqu'elle ne fût Profeſſe que depuis ſix ans, lui donna

des

des marques de confiance : elle la fit Portiere du Convent. Un Cordelier qui venoit ſouvent au Monaſtere, ayant vû cette belle Religieuſe, ne pût s'empêcher de reſſentir pour elle une flâme, que tous ceux qui ſont conſacrez au Seigneur, devroient éteindre par les haires, par les macerations & les diſciplines ; quoique Religieux, ils ont de la foibleſſe comme les autres hommes : la ſuite de cette Hiſtoire en eſt une preuve complette.

Chaque fois que le Cordelier voyoit Florence, il lui

lui diſoit des paroles beaucoup plus que civiles ; comme il ſçavoit qu'elle n'avoit embraſſé l'état Religieux que par force, & ſans aucune vocation, il crut qu'il n'auroit pas beaucoup de peine à gagner un cœur qui étoit ſi diſpoſé à aimer ; en effet, perſonne n'a eu plus de penchant à l'amour : il lui exprimoit ſa paſſion en des termes les plus touchans, & lui diſoit : qu'elle étoit la plus belle perſonne qu'il eut jamais vû, & que depuis qu'il étoit entré en Religion, ſon cœur n'avoit point reſſenti un feu que ſes yeux

avoient

avoient allumé ; il ajoûtoit, qu'il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. Le Cordelier avoit beaucoup d'esprit & politesse, & il valoit bien un Cavalier. Florence répondoit parfaitement à son amour ; en sorte qu'en peu de jours ils devinrent aussi bon amis que s'ils se fussent connus depuis leur bas âge.

Chaque jour il l'alloit voir ; son esprit étoit toûjours occupé de sa belle Cloîtrée. Quand l'Amour a touché le cœur d'un Moine, il avance plus ses affaires en un jour, que des Cavaliers ne feroient en quin-

ze. Il se persuada que ce n'étoit pas assez de l'avoir assurée qu'il l'aimoit, il lui écrivit en ces termes.

LETTRE du Cordelier à Florence.

Que n'ai-je, ma chere Sœur, des expressions assez vives, pour dépeindre comme il faut l'amour dont mon cœur est embrasé. L'Objet qui le cause, est le plus parfait de la nature; & ne pas l'aimer, c'est faire un grand crime. Depuis que je vous ai vûe, mon repos est troublé, & ma raison s'est affoiblie. Si vous n'avez pitié d'un malheureux, ma mort est inévitable; & si vous ne jet-

rez ſur lui quelques doux regards, je perdrai une vie que je ſacrifierois mille fois pour vous. L'eſperance qui adoucit les maux me flatte, & me donne lieu de croire que vous guérirez la bleſſure que vous avez faite, & que vous aurez du retour pour celui qui vous aime plus que tout ce qui eſt ici bas. Adieu, ma chere Sœur : un mot de réponſe, s'il vous plaît.

Lorſque Florence reçut cette lettre, ſon cœur en reſſentit plus d'agitation, que des paroles de celui qui lui écrivoit. Comme elle étoit tendre au-delà de ce

qui ſe peut exprimer, elle fit cette réponſe.

RE'PONSE de Florence au Cordelier.

Vous vous exprimez, mon Reverend Pere, en des termes ſi choiſis, que je ne ſçai comment faire pour y répondre : une fille n'a pas l'éloquence & l'érudition en partage ; je voudrois bien qu'elle n'eût pas plus de ſenſibilité, j'en ſerois plus heureuſe. Comme je ne ſuis point ingrate, contez que je ne manque pas de reconnoiſſance ; & comme je ſuis touchée de la peine des malheureux, étant moi-même une infortunée, croyez qu'il ne tiendra

pas à moi que vous ne viviez. Adieu.

Cette réponſe fut remiſe à ſon addreſſe : le Cordelier y aprenoit que Florence étoit ſenſible à ſa paſſion : il admiroit ſon ſtile, & trouvoit que ſa réponſe étoit mieux écrite que ſa lettre. La Religieuſe étoit du côté du génie la mieux partagée. Quoiqu'il ne manquât rien à ſa perſonne pour être parfaite, ſon eſprit étoit au-delà de l'humain ; la nature lui avoit prodigué des treſors qu'elle ne répand abondamment que ſur ſes favoris.

Le

Le Cordelier, dont les pensées étoient sans cesse remplies de celle qui avoit sçû mettre son cœur en ses liens, courut au Monastere la voir; il lui dit, qu'il étoit charmé de sa réponse, & qu'on ne pouvoit mieux écrire; il ajoûta, qu'elle avoit de grands sujets de se louer de la nature. Il ne se contenta pas de ces honnêtetez, il lui disoit des choses qu'il n'avoit osé lui marquer dans sa lettre. Florence lui répondit ces paroles: Je ne me plains pas de la nature de ce côté-là, j'aimerois beaucoup mieux qu'elle

ne m'eût pas tant comblé de ſes graces, que de m'avoir donné un cœur ſi tendre & ſi ſenſible. Le Cordelier lui répliqua : que celles qui n'avoient point de ſenſibilité, n'étoient pas parfaites, & que ſi elle manquoit de ce qu'elle ſe plaignoit d'avoir de trop, elle n'ajoûteroit pas à ſes autres belles qualitez, cette perfection que les Amans déſirent avec tant d'ardeur, dans celles qu'ils aiment, & qui étoit la vertu la plus uſitée dans l'Iſle de Cithere.

Les rigueurs de l'Hyver commençoient à ne ſe faire

plus

plus sentir aux mortels : le mois de Mars étoit sur sa fin ; en sorte que Xerxès se disposoit à partir pour joindre son Regiment. Comme il étoit Capitaine, le Marquis lui fit préparer de plus magnifiques équipages, que lorsqu'il alla au Service en qualité de Volontaire. Lucrece le voyant partir, donna encore à la nature ce qu'elle demande d'une mere pleine de tendresse pour un fils, qu'elle adore. Notre jeune Guerrier accoutumé à cette belle école des Armes, ne fit pas paroître la même foiblesse, quoiqu'il fût touché de

de l'abſence du Marquis & de Lucrece ; la gloire qu'il eſperoit acquérir, le rendoit intrépide. Il ne trouvoit rien de plus indigne d'un grand courage, que de répandre des larmes : cette marque extérieure d'affliction, ne convient, diſoit-il, qu'aux femmes qui ont de la foibleſſe en partage. Après avoir fait ſes adieux, il prit la poſte ; ſes gens devoient venir le joindre à petites journées.

Lorſqu'il fut arrivé au Regiment, ſes amis vinrent l'embraſſer : il leur marqua pendant huit jours le plai-

ſir qu'il avoit de les revoir, par des fêtes continuelles qu'il leur donna. Il étoit fort aimé de ſes Camarades : il ne plaiſoit pas moins au ſexe, quoiqu'il ne fît aucune avance, afin d'attirer l'eſtime de celles qui voudroient qu'un Cavalier fût toûjours à leurs genoux. Notre jeune Guerrier étoit trop préocupé d'une ardeur Martiale, pour paſſer ſon tems à un amuſement ſi commun. L'inclination de Florence étoit autant portée à obéir à la Déeſſe, que le penchant de Xerxès en étoit éloigné : il n'avoit pas encore

core été bleſſé par le Dieu qui fait mettre les armes bas aux plus braves.

Le Cordelier qui entroit dans le Monaſtere quand il vouloit, brûloit d'un feu qui n'eſt que trop commun parmi ceux qui ont renoncé au monde ; leur cœur eſt conſacré au Tout-Puiſſant, néanmoins la Créature eſt très-ſouvent adorée, au préjudice de celui qui ne veut point de partage, & qui eſt jaloux de ſa gloire. Lorſqu'il étoit dans la chambre de Florence, il n'eſt point de proteſtations & de ſermens qu'il ne lui fit, afin

de parvenir à ſes fins. La Religieuſe qui aimoit ſon prochain plus qu'elle-même, lui donnoit des marques de ſa tendreſſe. Le Cordelier étoit amoureux à l'excès : il entroit trois fois la ſemaine dans le Convent ; l'entrée ne lui en étoit pas difficile : celle dont il poſſedoit le cœur, en avoit les clefs. Ce n'étoit que la nuit que ces Amans goûtoient avec ſenſualité le doux poiſon de Venus, au lieu du ſommeil : ſi une telle intrigue n'eût pas été troublée, leur ſort n'eût pas été malheureux.

Xer-

Xerxès dans sa Campagne se trouva dans plusieurs occasions, où il acquit de la gloire : il affrontoit les dangers, sans craindre ce que tous les hommes aprehendent. Dans un Combat général où sa vivacité Martiale éclatoit, une bombe trancha le fil de ses beaux jours : il y perdit la vie dans un âge où les hommes commencent à goûter les plaisirs. Artus extrêmement affligé de la perte de son Maître, fit inhumer son corps dans une Eglise, qui n'étoit éloignée du Camp que de trois lieues ; les Ca-

marades de notre jeune Guerrier, furent vivement touchez de ſa mort. Huit jours après ſon enterrement, Artus ſe mit en route, & arriva en Bretagne. Il alla chez le Marquis ; lorſque Lucrece le vit entrer ſeul, la douleur s'empara par avance de ſon ame : elle demanda des nouvelles de ſon fils. Artus n'y répondit que par des larmes : elle ne douta plus que ce cher enfant n'eût été tué, elle s'abandonna au deſeſpoir, & verſa un torrent de larmes ; jamais mere n'a été pénétrée d'une plus noire amer-

amertume qu'elle le fut alors.

Le Marquis qui arrivoit de la Chaſſe, voyant ce Valet de chambre, lui demanda où étoit Xerxès: Il eſt mort dans le lit d'honneur, lui répondit-il en pleurant. Lorſque ce pere aprit la fin de la vie de ſon fils, ſes ſens furent ſaiſis: il en perdit les uſages; ſes domeſtiques le portérent ſur un lit, ſur lequel il demeura plus de quatre heures ſans connoiſſance. Revenant de ce profond ſommeil, qui a tant de reſſemblance à celui de la mort,

il donna des marques de ſon affliction. Il étoit encore plus plongé dans cet abîme de douleurs que Lucrece ; il proferoit ces triſtes paroles : Je ne puis ſurvivre après Xerxès ; celui en lequel je mettois toute mon eſperance n'eſt plus, je renonce à la vie : ô mort ! pourquoi ne viens-tu pas enlever celui qui ſe livre à toi ſans aucun regret ? Le chagrin le reduiſit à l'extrémité : après trois mois de ſouffrances, celle qui n'épargne pas plus les Têtes Couronnées que les autres, mit fin à ſes peines. Lucre-

ce

ce en fut bien affligée ; mais ſa douleur ne fut pas ſi violente que de la perte de Xerxès, parce qu'elle aimoit plus ſon fils que ſon époux. Le tems qui fait oublier toutes choſes, effaça de ſa mémoire les coups dont le Ciel l'avoit frapée : elle étoit convaincue, que ſi l'homme a un commencement, il a auſſi une fin ; & que tôt ou tard il faut payer le tribut à la nature. Comme elle avoit beaucoup de raiſon, elle ſe conſola.

Florence ayant apris la mort de Xerxès, ne put s'empêcher de pleurer un frere

frere qui avoit tant de mérite & de valeur : elle diſoit, c'eſt le ſort des Armes. Le Cordelier eſſuyoit ſes larmes, qui furent bien-tôt apaiſées. Cette Religieuſe ajoûta ces paroles : Il étoit la cauſe que j'ai été ſacrifiée ; le Marquis & Lucrece n'avoient de tendreſſe que pour lui, ils vouloient qu'il eût ſans partage leurs biens ; leurs deſſeins ſont avortez, le deſtin en a diſpoſé autrement : le Ciel les a punis dès ce monde. Comme elle proferoit ces paroles, on vint lui annoncer que ſon pere venoit de mourir. Elle n'avoit

voit point ſçû ſa maladie, elle fut plus ſurpriſe de cette mort. La nature eſt trop forte pour ne pas faire ſentir ſes traits: elle verſa des larmes en abondance, & fit dire des Priéres pour celui qui lui avoit donné le jour. Le Cordelier alla lui marquer la part qu'il prenoit en ſon affliction, & tâcha de la conſoler; comme elle l'aimoit éperduement, elle n'eut pas beaucoup de peine à ſuivre ſes conſeils. Il n'étoit pas encore tems de fermer ſes yeux aux larmes: l'Amour lui préparoit des chagrins bien plus vifs & plus cuiſans. Les

Les plaisirs les plus délicieux sont souvent mêlez de ronces & d'épines. La Déesse qui avoit blessé les cœurs de ceux qui auroient dû éviter de tomber dans le précipice, ne voulut pas les en garantir ; comme la passion de ces Amans n'étoit pas innocente, ils devoient aprehender les suites d'un commerce illicite. La principale raison qui fait que le sexe n'est pas toûjours favorable, commençoit d'agiter Florence, qui avoit tous les sujets de craindre : elle en fit confidence à son Amant ; ce Moine en fut allarmé : ils

n'y

n'y avoient point prévû, leur paſſion étoit trop violente pour garder tant de meſures. Les yeux de la Religieuſe étoient baignez de larmes : elle ſe repentoit de ce qu'elle avoit eu une pareille foibleſſe ; le repentir ſuivit de près ſa faute. Le Cordelier lui dit, que ſi la choſe étoit, il falloit qu'elle ſortît du Convent ; & comme elle avoit réclamé contre ſes Vœux, elle auroit ſans peine du Pape un Bref qui l'en releveroit. Florence qui avoit un eſprit pénétrant goûta les raiſons de ſon Amant : elle lui répondit, qu'el-

qu'elle y penseroit tres-sérieusement ; après ces paroles le Cordelier se retira.

Lucrece n'avoit pas été voir sa fille depuis la mort du Marquis & de Xerxès. Un jour elle monta en carosse avec Diane, & alla au Monastere. Diane étoit toûjours son amie, elle n'avoit pas peu contribué à la consoler. Lucrece s'étoit mis dans la dévotion. Quand on commence à devenir sur son retour, on fait plus d'attention à l'affaire de son salut ; après tout, rien ne nous dégoûte plus du monde que les pertes

& les déplaiſirs que nous y reſſentons. Lorſque Florence vit ſa mere, elle lui dit ces paroles : J'ai mêlé mes larmes avec les vôtres ; je n'ai plus de pere ni de frere, mais il me reſte encore une bonne mere. Lucrece, en pleurant, lui répondit ainſi. Nous ſommes tous mortels, ma fille, l'état que vous avez embraſſé, pourſuivit-elle, eſt dix mille fois plus doux que celui du monde où il n'y a que chagrins & afflictions. Florence fit aporter à dîner au parloir. Le Cordelier fut de ce repas, dont le deſſert étoit des plus magni-

gnifiques. Après trois heures de converſation, elle ouvrit une porte du Convent, afin d'embraſſer ſa mere & Diane, qui remontérent en caroſſe & retournérent au Château.

Lucrece ignoroit l'intrigue de Florence & du Cordelier : elle ne demeura pas un mois dans ſon erreur. Cette Religieuſe croyoit reſſentir les épines de la Déeſſe; mais la ſuite du tems lui fit connoître que ſa terreur avoit été plus imaginaire que réelle; comme elle penſoit à ſortir du Monaſtere, elle ne s'occupa

pa qu'à chercher les moyens de ſe mettre en liberté. Elle ne pouvoit paroître dans le monde avec l'habit de Religieuſe : il y auroit eu trop de danger, parce qu'elle auroit été auſſi-tôt arrêtée : elle crut que pour n'être point reconnue, elle n'avoit d'autre parti à prendre qu'à ſe traveſtir ; l'idée qui ſe preſenta à ſon eſprit, fut de penſer à faire de ſes habits un vêtement d'homme. Pendant quinze jours elle y travailla avec tant de ſuccès, qu'elle ſe fit un habillement d'Abbé : elle fit de ſes guimpes des colets ; en

ſorte que tout ſe diſpoſoit à faire réuſſir ſon deſſein. Elle en donna avis à ſon Amant qui l'alla voir. Ils convinrent que la nuit ſuivante il falloit qu'elle ſortît ſur les deux heures après minuit : le Moine ajoûta, qu'il ſe trouveroit au pied du mur du Monaſtere, & qu'il lui jetteroit une échelle de corde ; quoique Florence eût pendant le jour les clefs du Convent, elle ne les gardoit pas la nuit, elle les portoit dans la chambre de l'Abbeſſe ; c'eſt l'uſage ordinaire des Convens. Elle ne manqua pas de ſe trouver

ver à l'heure marquée : elle étoit habillée en Abbé. Le Cordelier lui jetta l'échelle : elle monta ſur le mur & deſcendit dans le chemin. Son Amant qui avoit deux chevaux en état, l'aida à monter ſur un, & il monta ſur l'autre : ils les piquerent ſi vivement qu'ils furent au lever du Soleil, eloignez de plus de dix-huit lieues du Monaſtere.

Sur les dix heures du matin, que les Religieuſes alloient au Chœur, l'Abbeſſe fut ſurpriſe de n'y point voir Florence, qui, afin de mieux cacher ſon

jeu, avoit paru des plus pieuſes du Convent : ſemblable en cela aux hypocrites, qui affectent un air contrit & humilié ; & voulant paſſer dans l'eſprit des hommes pour des dévots, ne ſont rien moins dans l'intérieur : ils trompent les hommes qui ne jugent que ſelon les aparences ; mais celui qui fouille au fond des cœurs les plus cachez, voit les artifices de leur double cœur, & eſt trop juſte pour laiſſer leur crime impuni. La ſurpriſe des Religieuſes fut bien encore plus grande, lorſqu'elles ne la virent

point

point au Réfectoire ; elles crurent qu'elle étoit malade : deux de ſes amies allérent fraper à la porte de ſa chambre, on ne répondoit rien, ce qui mit l'Abbeſſe en peine de ſçavoir où etoit Florence ; comme elle ſçavoit que cette Religieuſe n'avoit embraſſé la vie Monaſtique que par violence, & ſans aucune vocation, elle ne douta point qu'elle ne ſe fut évadée, afin d'avoir du Saint Pere un Bref qui pût la relever de ſes Vœux ; & comme le Marquis & Xerxès étoient morts, elle crut que ce

gros

gros bien dont elle ſeroit héritiere, pouvoit bien l'avoir tentée. Elle ne ſe trompoit point en ſes penſées : le lendemain elle écrivit à Lucrece une Lettre, qui contenoit ces paroles.

LETTRE
de l'Abbeſſe à Lucrece.

Vous ſerez ſans doute ſurpriſe, Madame, d'aprendre que Florence eſt ſortie du Convent. C'eſt pour moi un chagrin très-ſenſible : ma Communauté n'en reſſent pas moins. Vous êtes intéreſſée à la ſortie de votre Fille, l'honneur doit être un puiſſant aiguillon pour la faire revenir ;

on

*on dit qu'elle eſt dans la Ville de **. Je vous prie, Madame, de faire attention à ce que j'ai l'honneur de vous marquer, il n'y a pas de tems à perdre. Si vous n'effectuez pas ce que l'honneur ordonne à une mere dans une pareille occurrence, ne trouvez pas mauvais ſi je prens des meſures qui ne vous feront point de plaiſir. Un éclat pareil ſeroit très-deſagréable pour votre Famille : ce ne ſera pas ſans peine que j'en viendrai à cette extrêmité : j'attens votre réponſe avec impatience, & ſuis.*

Lucrece étoit avec Diane lorſque cette lettre lui fut re-

remiſe. Avant de l'ouvrir, elle penſa que Florence étoit malade : ſa maladie étoit des plus dangereuſes, ce n'étoit que l'éloignement du Cloître qui pût la guérir. Lorſque cette Mere aprit la déroute de ſa Fille, elle ne put s'empêcher de verſer des larmes. C'eſt moi, diſoit-elle, qui l'ai forcée d'être Religieuſe, afin que mon fils reſtât notre unique héritier ; la Guerre me l'a ravi, & pour comble de malheurs, Florence vient de faire un coup qui la rend infame : ô mere infortunée, s'écrioit-elle, que tu es à

plain-

plaindre, le Ciel veut dès ce monde te punir de ta lâche préference, & du ſacrifice que tu as fait d'une victime qui te donne bien des malédictions ! Diane qui étoit capable de donner de bons conſeils, lui répondit en ces termes. Puiſque l'Abbeſſe vous marque la Ville où elle eſt, vous devez lui marquer la joie que vous avez de ſa ſortie : vous donnerez des ordres contraires au porteur de votre lettre ; au lieu de l'emmener au Château, il la conduira au Monaſtere. Lucrece ſe rendit à ces raiſons, & pria ſon

amie de faire réponſe à l'Abbeſſe, parce que ſon affliction lui ôtoit l'uſage de ſes penſées. Diane fit la réponſe qui ſuit.

RE'PONSE de Lucrece à l'Abbeſſe.

On ne peut, Madame, être plus pénétrée de douleur que je la ſuis, d'aprendre ce que vous me marquez: Je donne des ordres à Sextus, mon neveu, d'aller à la Ville où vous dites que ma malheureuſe fille eſt, afin de vous la ramener; il ſe ſervira d'artifice, vous en ſerez avertie par un exprès qu'il dépêchera. Ces voies valent mieux

mieux que toutes les poursuites que vous pouriez faire, & qu vous feroient autant d'affront qu'à moi. Je vous salue, & suis votre.

Lucrece par les avis de Diane disposa toutes choses, & pria Sextus d'aller à la Ville de ** qui étoit un Port de Mer, où ces Amans attendoient un vent favorable, afin de s'embarquer. Elle lui dit de prendre Florence par amitié; & au lieu de l'emmener au Château, elle lui enjoignit de la conduire au Monastere: elle le chargea d'une lettre con-

çûe en ces termes.

LETTRE
de Lucrece à Florence

Je ne puis, ma chere Fille, vous exprimer la joie que je reſſens de ce que vous avez eu l'addreſſe de ſortir du Convent. Comme je n'ai plus d'enfans, ſoyez perſuadée que je n'épargnerai rien, afin d'avoir du Pape un Bref qui vous relevera de vos Vœux: vous ſerez ma conſolation après les pertes que j'ai fait. Mon neveu vous amenera au Château: il ne faut marcher que la nuit, parce que les Religieuſes font des pourſuites; je ſuis impatiente que vous ne ſoyez

ici, afin de vous embrasser, & de vous marquer que je vous aime tendrement. Adieu.

Sextus partit & monta dans le caroſſe de Lucrece: il étoit accompagné de trois laquais. Etant arrivé dans cette Ville, il s'informa dans toutes les Auberges. Dans une qui n'étoit pas éloignée de celle où il étoit logé, il demanda s'il y avoit quelqu'un avec qui il pût ſouper. L'Hôteſſe lui répondit, qu'il y avoit un Abbé & un Cordelier qui étoient à la premiere chambre. Il y monta. Florence traveſtie

en Abbé le reconnut: elle voulut ſe ſauver. Sextus qui courut l'embraſſer, lui dit ces paroles: Je ne ſuis point ici pour vous faire de la peine, j'y viens de la part de Lucrece, qui a beaucoup de joie de ce que vous êtes ſortie: ſa lettre vous l'aprendra. Florence l'ouvrit; ſon cœur en ce moment goûta un plaiſir qui ne dura pas long-tems: elle ne penſa qu'à ſe divertir avec Sextus & le Cordelier; on leur ſervit le ſouper. Ils tinrent table pendant quatre heures. Florence, après avoir dit adieu à ſon Amant, monta dans

dans la caroſſe avec ſon couſin ſur les dix heures du ſoir : elle avoit cru que ſa mere lui parloit par ſa lettre avec ſincerité : elle s'aperçut en peu du contraire. Sextus à la moitié du repas avoit ſorti de l'Auberge, & avoit dépêché un Courier à l'Abbeſſe. Ils arrivérent ſur les cinq heures du matin ; comme c'étoit l'Hiver, le jour ne paroiſſoit point encore : on ouvrit le portail du Convent, & le caroſſe y entra. Lorſque Florence vit qu'elle avoit été trahie, elle tira un couteau de ſa poche afin de ſe donner la mort.

mort. L'Abbeſſe & les Religieuſes lui ôtérent. Sa rage & ſa fureur étoit des plus violentes : elle s'arrachoit les cheveux, & donnoit mille malédictions à Lucrece, & à celui dont elle s'étoit ſervi pour la tromper. Elle s'étoit perſuadée que la perte de Xerxès, étoit pour ſa mere un ſujet de lui écrire comme elle avoit fait. Elle diſoit, elle eſt auſſi barbare que dans le tems qu'elle m'a ſacrifiée, elle a voulu immoler deux fois la même victime. L'Abbeſſe avoit beau lui preſenter que le Seigneur étoit miſéricordieux,

dieux, & qu'il pardonnoit à un cœur contrit : ſa paſſion lui mettoit un bandeau devant les yeux.

Dans le Convent elle étoit enfermée dans ſa chambre, de laquelle elle ne pouvoit ſortir: les pénitences & les diſciplines furent exercées rigoureuſement ſur ſon corps : elles n'éteignoient point un feu qui la devoroit nuit & jour ; l'Amour n'étoit pas las de la tourmenter, comme il ſe verra par la ſuite.

L'Abbeſſe voyant qu'elle ne vouloit point aller au Chœur ni à la Meſſe, fit ve-

venir deux Prêtres, afin de tâcher de lui toucher le cœur : ils y perdirent leur tems. Pendant plus de dix-huit mois, elle ne voulut assister à l'Office, ni approcher des Sacremens ; enfin elle vivoit comme une personne qui n'a ni Foi, ni Loi, ni Religion, & qui est abannée à son malheureux sort.

Le Cordelier ayant apris que Florence étoit rentrée en sa prison, prit le parti de quitter la France. Il passa en Espagne ; s'il eût été arrêté, il auroit été puni d'un châtiment exemplaire. La crainte des menaces humaines

nes retient plus que la Juſtice Divine. Ce raviſſeur étoit bien plus coupable que les perſonnes du monde qui enlevent des filles. Ce Moine faiſoit le contraire de ce qu'il devoit, & les autres ne pratiquent que ce que la corruption du ſiécle autoriſe. Il ſemble que le mal ne ſoit pas ſi grand pour les mondains, qu'il l'eſt pour ceux qui ont renoncé au monde ; l'éloignement des occaſions ne contribue pas peu à rendre leurs crimes plus énormes : il ſeroit à ſouhaiter que ces faux dévots fuſſent bannis de la ſociété civile. Après

Après que Sextus eut mis Florence entre les mains de l'Abbeſſe, il remonta en caroſſe & arriva au Château. Lucrece en le voyant, lui demanda s'il avoit réuſſi; il lui répondit, qu'elle étoit dans le Monaſtere, & qu'elle avoit ajoûté foi à ſa lettre; mais pourſuivit-il, elle eſt au déſeſpoir; lorſqu'elle s'eſt vue trahie, elle s'eſt arraché les cheveux, & ſi on l'avoit laiſſé faire, elle ne ſeroit plus en vie. Autant Lucrece avoit été affligée de la ſortie de ſa fille, autant elle ſe rejouit de ſa rentrée dans le Convent. Com-

me

me Sextus devoit avoir la ſucceſſion du Marquis, l'intérêt ne contribua pas peu à faire réuſſir ſon deſſein. Il prévoyoit que ſi Florence eût été une fois relevée de ſes Vœux, elle auroit ſuccedé aux biens du Marquis & de Lucrece; cette raiſon l'avoit agité: il n'avoit plus de ſujet de craindre de ce côté, il venoit d'y mettre ordre.

Florence qui recevoit tous les jours la diſcipline, commençoit à s'ennuyer de cette vie dure. Un jour une Sœur Converſe lui portant à dîner, lui dit, il ne tient qu'à

qu'à vous d'être plus heureuſe : pourquoi ne voulez pas revenir à celui qui eſt auſſi miſéricordieux que juſte ? demandez lui pardon, & faites une ſincere Pénitence ; il n'a jamais rejetté un cœur contrit & humilié. La Religieuſe ne répondit rien à cette Sœur, elle ſe contenta de verſer quelques larmes. L'Abbeſſe demanda ſi Florence étoit toûjours obſtinée ? La ſœur lui répondit qu'elle croyoit qu'elle commençoit d'être touchée : & ce qui lui donnoit lieu de le penſer, c'étoit des larmes qu'elle lui avoit vû répandre,

dre, parce que depuis dix-huit mois elle lui avoit paru auſſi tranquille dans ſon adverſité, qu'elle l'étoit dans ſa proſperité. L'Abbeſſe ne perdit point de tems, elle fit dire à un Religieux de venir dans le Monaſtere. Ce bon Pere, après lui avoir fait une exortation des plus touchantes, lui demanda ſi elle vouloit toujours vivre & mourir en l'état qu'elle étoit? Elle lui répondit qu'elle vouloit laver de ſes larmes ſes fautes, & qu'elle le prioit de la confeſſer. Il lui répliqua qu'il falloit qu'elle s'y préparât, & qu'il revien-

viendroit le lendemain.

L'envie d'aprocher des Sacremens n'avoit pas tant de part à ſa réponſe, que celle de jouir d'une plus grande liberté. Le lendemain, elle fit un aveu ſincere de ſes pechez, du moins il paroiſſoit être tel. Perſonne ne peut juger de l'intérieur, il n'apartient qu'au Souverain Juge de le faire avec certitude. Comme l'Abbeſſe vit que Florence revenoit de ſon obſtination, elle fit ceſſer les mauvais traitemens qui duroient depuis ſi long-tems. Cette Religieuſe etoit des premie-

res au Chœur ; autant elle avoit été éloignée de ſa Regle, autant elle donnoit des marques de ſon repentir, & paroiſſoit avoir véritablement changé de vie; l'Amour cependant la tourmentoit toûjours, & lui faiſoit ſouffrir ſes inquiétudes ordinaires. Depuis dix-neuf mois elle n'avoit point mangé au Réfectoire, l'Abbeſſe voulut qu'elle y prît ſes répas, & défendit aux Religieuſes de lui rien reprocher. Florence jouiſſoit de la même liberté que les autres, & alloit au Parloir lorſqu'on demandoit à la voir. Ses fautes

passées étoient mises en oubli, si elle ne fut point retombée dans sa passion favorite; son repos n'auroit pas été troublé par tant d'évenemens qui arrivent presque toûjours à ceux ou à celles qui suivent le penchant de leur inclination, au lieu que leur raison devroit y mettre un frein.

Un Musicien appellé la Roche, venoit tous les jours aprendre à chanter aux Novices & aux Pensionnaires du Convent: il étoit grand & bien fait, capable d'inspirer de l'amour: il avoit un génie amusant; la beauté de

ſa taille répondoit aux perfections de ſon eſprit. Florence dont la voix étoit une des plus belles du Monaſtere, alloit quelquefois voir chanter les Penſionnaires. La Roche chantoit ſouvent des airs tendres ; la Religieuſe qui ſçavoit parfaitement la Muſique, reſſentit pour lui un feu naiſſant que ſes yeux avoient allumé ; ſon cœur qui faiſoit tous ſes efforts pour y reſiſter, ne put s'empêcher de goûter le poiſon ſubtil de ce Dieu qui pique ſouvent alors qu'on y penſe le moins. Elle chantoit une chanſon des

plus tendres en regardant la Roche ; ſes yeux lui diſoient la bleſſure que les ſiens avoient fait. Le Muſicien comprit aiſément que cette Religieuſe n'étoit pas inſenſible : il ignoroit ſes avantures. Une Dame vint demander une Penſionnaire qui étoit aux grilles avec ſon Maître de Muſique. La portiere l'avertit d'aller au parloir où elle étoit demandée ; tout ſe préparoit bien afin que Florence pût effectuer ce que l'Amour lui inſpiroit : le moment étoit trop précieux pour qu'elle n'en profitât. D'abord qu'elle ſe

vit

vit ſeule avec la Roche, elle lui dit que les airs qu'il avoit chanté étoient trop tendres, & qu'ils toucheroient les cœurs les plus inſenſibles. Le Muſicien lui répondit ces paroles : Que je ſerois heureux, Madame, s'ils pouvoient plaire à une perſonne qui eſt douée de tant de belles qualitez. Hélas ! lui répliqua-t-elle, je voudrois bien avoir été ſourde, je ne reſſentirois pas pour vous ce qui eſt opoſé à mon état. Elle lui avoit fait les premieres avances, la Roche en ſçut profiter. Il lui exprima ſon amour

d'une

d'une maniére très-gratieuſe : elle y répondit en des termes qui donnérent à ce nouvel Amant, lieu de croire que ſa figure ne lui déplaiſoit pas. La converſation n'en ſeroit pas demeurée là, ſi une Penſionnaire qui vint prendre leçon, ne l'eut interrompue. Florence reſta aux grilles autant de tems que le Muſicien y fut : elle ne pouvoit ſe laſſer de le regarder. Les yeux de ces Amans ſe diſoient ce que leur bouche n'oſoit proferer; ils ſe réſervoient pour une autre fois où perſonne ne ſeroit témoin de leurs diſ-

cours.

cours. La pudeur ne veut pas qu'on faſſe connoître ſon amour, ſur tout en public. Quoique la Religieuſe eut franchi le pas, elle avoit des meſures à garder; il n'y avoit pas long tems qu'elle avoit eſſuyé les rigueurs du Cloître : elle étoit trop politique pour ne pas diſſimuler. Si elle n'eut point caché ſon jeu, l'Abbeſſe l'auroit mis en Pénitence, & lui auroit défendu d'aller au parloir. Ces raiſons l'arrêtoient; le Muſicien après avoir donné toutes ſes leçons, prit congé de ſes Ecoliéres & ſe retira.

Flo-

Florence se renferma dans sa cellule, son dessein n'étoit pas d'y faire sa méditation ; d'autres pensées bien opposées mettoient son esprit à la gêne : les trois ennemis du salut de l'homme, avoient pris un empire si grand sur elle, qu'elle leur obéissoit comme à une Divinité ; l'amour de son prochain enflâmoit son cœur d'une flâme qui ne lui donnoit de repos, ni le jour ni la nuit. Quoique ses pensées fussent occupées de ces violentes idées, elle ne manquoit pas à l'Office, afin de faire voir qu'elle

étoit

étoit véritablement convertie. Le fond de ſon cœur en étoit bien éloigné, le feu le plus actif la conſumoit ſans relâche, & lui ôtoit l'uſage du ſommeil.

Le lendemain la Roche, allant à ſon ordinaire enſeigner la Muſique aux Penſionnaires, la Religieuſe vint entendre chanter. Son amour auroit bien voulu trouver quelque voie pour faire tenir une lettre au Muſicien : elle le voyoit aux grilles, elle n'oſoit lui donner celle qu'elle avoit toute prête. Comme une Penſionnaire qui aprenoit la Muſi-

que, amaſſa ſon mouchoir, elle paſſa avec viteſſe au travers de la grille ſa lettre. La Roche la prit avec la même diligence, & la mit dans ſa poche ; en ſorte que la Penſionnaire ne s'aperçut de rien. La cloche qu'on ſonnoit, avertiſſoit Florence d'aller un Chœur : elle fut obligé d'y aſſiſter. Combien de diſtractions n'eut-elle pas pendant l'Office ! Une Religieuſe qui ne reſſent pas les douceurs de la grace, eſt trop diſſipée pour prendre goût à des œuvres de piété ; tout ce qui eſt éloigné de ſa paſſion, l'ennuye & l'in-

l'inquiéte : ſemblable en cela aux libertins du ſiécle, dont l'inclination les porte plûtôt au vice qu'à la vertu ; quoique leur raiſon leur en faſſe connoître le danger, ils ferment les yeux à la vérité, & ne ſe laſſent preſque jamais de perſevérer dans leurs mauvaiſes habitudes.

Lorſque la Roche fut retiré dans ſa maiſon, il ouvrit la lettre de Florence : elle contenoit ces paroles.

LETTRE
de Florence à la Roche.

L'Amour ne s'ennuye point

de me perſecuter ; c'eſt un tiran qui n'épargne perſonne. La nature m'a doué d'un cœur ſi tendre, que je ne ſuis point reconnoiſſante du preſent qu'elle m'a fait ; mon état voudroit que je n'aimaſſe que celui qui doit êtire l'objet des tendreſſes de tous les hommes, & je ne les partage que trop avec ſes créatures. La Déeſſe s'eſt voulu ſervir de vous pour faire cette plaie qui deviendra mortelle, ſi vous ne répondez à la paſſion de celle qui s'eſt laiſſée charmer par le ſon armonieux de vos airs tendres, qui, en chatouillant ſes oreilles, ont pénétré juſqu'à ſon cœur, qui n'eſt plus à elle depuis qu'elle

vous

vous à vû. Adieu.

Le Muſicien s'attendoit bien à quelque choſe de galant; mais il ne croyoit pas que la Religieuſe ſe déclareroit la premiere ſi ouvertement. Comme il ne pouvoit y faire une réponſe verbale à cauſe des Penſionnaires qui aprenoient, il paſſa une lettre au travers de la grille, diſant que c'étoit une chanſon nouvelle. Florence la prit & la mit ſous ſa guimpe : elle crut bien que c'étoit la réponſe à ſa lettre. Les Penſionnaires qui étoient de jeunes

personnes, n'étoient pas assez instruites pour pénétrer dans le mistére. La réponse étoit conçue en ces termes.

RE'PONSE
de la Roche à Florence.

Mon bonheur, Madame, est des plus parfaits, de ce que mes airs ont sçû plaire à une personne qui n'a pas sa pareille: il n'est pas moins grand de ce qu'ils ont eu le secret de toucher un cœur que j'adore. Je ne suis pas moins sensible que vous paroissez l'être par votre lettre, qui est d'un stile charmant; que sert-il d'aimer, si on ne peut

ſe l'exprimer de bouche. Il y a de grandes difficultez, puiſque je ne puis vous entretenir ſeule; peut être que l'Amour fera naître une occaſion où je pourai vous dire, que je veux vivre & mourir tout à vous : j'attens ce moment précieux avec impatience. Adieu.

Après que la Roche ſe fut retiré, Florence monta dans ſa chambre: elle y lut cette réponſe. Comme l'Amour lui faiſoit ſentir ce qu'il a de plus vif; quelle joie ne goûta-t-elle pas en aprenant que le Muſicien la payoit de retour, & étoit

auſſi amoureux qu'elle étoit tendre ! Son cœur ſe laiſſa aller à cette douce extaſe, dont les Amans connoiſſent la ſuavité, & qui eſt ſouvent mêlée de peines & de traverſes. Elle ne penſa qu'à trouver le moment de parler en ſecret à ſon Amant, la choſe étoit difficile : ſa paſſion en leva les obſtacles.

Une jeune Penſionnaire, apellée Julie, qui aprenoit la Muſique, alloit ſouvent dans ſa chambre : elle lui témoignoit beaucoup d'amitié. Florence qui ne reſſentoit pas pour les perſonnes de ſon ſexe, ce que l'Amour

mour lui inſpiroit pour les hommes, y répondoit aſſez froidement. Voyant que Julie pouvoit lui être de quelque utilité, elle commença de la careſſer plus qu'elle n'avoit fait. Elle lui faiſoit de petits preſens, & lui donnoit de ces douceurs que les jeunes perſonnes aiment, & qui ont de puiſſans charmes pour celles qui ne ſont pas capables d'en connoître la valeur & le prix. Un jour après avoir baiſé celle dont elle avoit beſoin pour parvenir à ſes fins, elle lui dit, que comme elle avoit quelque choſe

se de secret à dire à la Roche, elle la prioit de vouloir bien sortir du parloir, & d'être un quart d'heure à revenir : elle la suplia de ne dire à personne ce qu'elle lui confioit. Julie lui promit d'effectuer ce qu'elle demandoit, & qu'elle garderoit le secret. Il est assez extraordinaire aux jeunes personnes d'avoir ces sortes de discretions ; l'esprit vif & bouillant de la jeunesse, ne contribue pas peu à ce défaut, qui est pardonnable dans les jeunes ; leur âge tendre les rend excusables. Florence fut assez heureuse

de

de trouver une amie discrette; ce qui est assez rare non-seulement parmi la jeunesse, mais encore parmi celles qui sont dans un âge de maturité.

Le Musicien alloit tous les jours au parloir donner leçon. Florence n'y alla point avec les Pensionnaires, elle avoit prié Julie de prendre leçon la derniere. Comme cette Pensionnaire lui avoit promis de la servir, elle lui obéit aveuglément; en effet elle ne chanta qu'après que les autres furent sorties du parloir. Il n'y avoit pas un moment qu'elle

qu'elle avoit commencé, lorſque Florence entra. La Roche lui fit pluſieurs honnêtetez : elle y répondit comme une perſonne qui aime éperduement, doit répondre. Julie ſortit ainſi qu'elle l'avoit promis. Ces Amans ſe dirent tout ce que leur paſſion pouvoit leur ſuggerer de plus tendre, & ſe promirent de s'aimer toûjours. Julie vint achever ſa leçon. Pendant ſon abſence ils chantérent des airs les plus paſſionnez : leur cœur reſſentoit ce que leur bouche prononçoit. La Religieuſe dit à ſon Amant

de

de venir dans le Monaſtere : elle ajoûta qu'elle lui jetteroit une échelle qu'elle avoit en ſa chambre. La Roche dont l'amour ne permettoit pas de refléchir au danger qu'il y a d'eſcalader les murs d'un Convent, ſuivit les premiers mouvemens d'un Amant conduit par ce Dieu, qui de lâches en fait de braves, & qui de timides en fait de hardis. Un plaiſir dont on jouit ſans peine, n'eſt jamais trouvé ſi délicieux, que ceux dont on ne vient à bout que par les dangers, les inquiétudes & les traverſes. Le cœur de l'hom-

l'homme ſe dégoûte de l'objet qu'il poſſede, ſans avoir eſſuyé aucune difficulté ; mais lorſqu'il n'y parvient qu'à force de travaux & de périls, la ſuavité lui paroît infiniment plus grande.

La nuit ſuivante, le Muſicien fit tous ſes efforts, afin de monter ſur le mur; ce ne fut pas ſans peine qu'il y monta, il deſcendit dans le jardin : la fenêtre de Florence avoit ſa vue ſur le parterre. On laiſſe à penſer au Lecteur, ſi cette Religieuſe avoit envie de goûter les douceurs du ſommeil. Sa paſſion étoit trop violente

te pour lui donner le repos que les mortels prennent pendant les tenébres. Lorſqu'elle entendit marcher, elle ouvrit doucement ſa fenêtre & jetta une échelle de corde à la Roche, qui monta ſans aucune peine dans ſa chambre. Quelles marques d'amitié ne ſe donnérent pas ces Amans! ils firent tout ce que l'Amour peut inventer, afin de ſatisfaire ceux qui ne ſont point rebelles à ſes loix. Ils convinrent que toutes les nuits ils en feroient de même. La Roche ſur les trois heures deſcendit dans le jardin

avec l'échelle : il remonta ſur le mur, & ſe retira chez lui.

Florence ſur les ſix heures du matin, étoit la premiere à l'Egliſe ; on auroit dit qu'elle mangeoit les images, tant elle paroiſſoit être pieuſe. L'Amour ſe cache ſous toutes ſortes d'habits. Perſonne n'eut connoiſſance de ſon intrigue qui dura dura pendant trois mois Une conduite ſi gênante embarraſſoit ces Amans : ils trouvérent un expédient, qu'ils mirent en peu à exécution. Elle dit au Muſicien, qu'elle avoit reclamé contre ſes

Vœux

Vœux pendant trois ans, & que s'il vouloit venir avec elle à Rome, elle obtiendroit du Pape un Bref qui la mettroit en liberté : elle ajoûta qu'elle étoit fille du Marquis de ** qui avoit laiſſé des biens conſiderables, dont elle ſeroit héritiere, ſi elle avoit le bonheur de reuſſir ; enfin elle lui promit de ſe marier avec lui de quelque maniere que l'affaire tournât. Il lui fit cette réponſe : Je vous ſuivrai par tout, & ne vous abandonnerai qu'à la mort ; mais il faut de l'argent pour faire un ſi long voyage. Flo-

rence le pria de faire tous ſes efforts, afin de trouver trois ou quatre cens piſtoles. La Roche avoit un peu de bien, il le vendit ſix mille livres, & alla dire à ſa Maitreſſe qu'il avoit vendu tout ce qu'il poſſedoit, & qu'il auroit ſix mille livres dans un mois. Vous n'obligerez pas, lui répondit Florence, une ingrate : je crois que vous en êtes aſſez convaincu.

Pendant ce mois elle ne s'occupa qu'à chercher un habit, ſous lequel elle ne ſeroit point reconnue ; un des valets du Convent qui étoit

étoit abſent depuis quelques jours, en avoit laiſſé un des ſiens dans ſa chambre : elle fit ſi bien qu'elle le prit, ſans que perſonne s'en aperçût, afin de ſortir avec cette parure. Le Muſicien reçut ſon argent dans le tems qu'il lui avoit dit, il y avoit deux jours qu'il en avoit donné quittance : ces Amans ſe préparérent à ce grand voyage.

Florence s'habilla en païſan : elle prit le tems que les Religieuſes dormoient pour s'évader ; une nuit elle ſe mit en liberté. La Roche avoit une chaiſe de

poſte toute prête, ils montérent dedans & marchérent avec une grande viteſſe; en moins de vingt-quatre heures ils furent à plus de cinquante milles de la Ville du Monaſtere.

Quelle affliction ne reſſentit point l'Abbeſſe le lendemain de ne point voir Florence ! elle ne ſçavoit dequoi elle étoit devenue. On fit courir après, perſonne ne put découvrit la route qu'elle avoit priſe. L'Abbeſſe & les Religieuſes ſe donnérent des ſoins & des inquiétudes inutiles.

Lucrece qui aprit cette triſte

triſte nouvelle, en fut déſolée : elle penſa comme tout le monde, que ſa fille étoit allée à Rome. Elle prit le chagrin ſi à cœur qu'elle tomba dans une langueur, qui ne la laiſſa pas long-tems au monde. Etant toûjours malade, elle fit venir deux Notaires, afin de faire ſon Teſtament. Sextus étoit neveu de feu ſon Epoux ; enſorte qu'il devoit ſucceder à ſes belles Terres, dont elle avoit toûjours joui, à cauſe d'un don que le Marquis lui en avoit fait pendant ſa vie. Sextus avoit eu pour elle de ſi belles maniéres, qu'un

fils

fils ne peut en avoir pour ceux qui lui ont donné la vie, de plus reſpectueuſes. Elle le récompenſa de ſes ſoins & de ſes peines; non-ſeulement elle voulut qu'il eût après ſa mort les biens du Marquis, qui lui apartenoient de droit: elle le fit encore ſon héritier, & l'exhorta à faire tous ſes efforts, afin que Florence pût rentrer dans le Convent. Il n'avoit point beſoin de ces conſeils: l'intérêt les lui inſpirera aſſez, comme on le verra par la ſuite de cette Hiſtoire.

Lucrece, après avoir fait

ſon

ſon Teſtament, voulut recevoir les Onctions de la Grace; ſon Confeſſeur lui donna l'Abſolution de ſes fautes. Depuis quatre ans, elle vivoit comme une perſonne retirée du monde, & qui penſe en cette grande affaire, à laquelle les hommes font ſi peu d'attention. Diane ne la quitta point pendant ſa maladie, qui devenoit chaque jour mortelle; après trois mois de ſouffrances elle rendit l'eſprit.

Sextus & Diane en furent vivement affligez, ils la firent inhumer ſuivant ſa condition. Celui qui ſuccedoit

cedoit à ſes belles Terres, different en cela des autres héritiers, n'épargna rien pour cette pompe funébre, & fit encore dire plus de priéres pour le repos de ſon ame, qu'elle n'en avoit demandé par ſes diſpoſitions teſtamentaires. Il ſe mit en poſſeſſion du Château & des autres Terres qui lui apartenoient, tant en qualité d'héritier qu'en celle de donataire.

Lorſque Florence fut arrivée à Rome, elle eut l'envie qu'ont tous les Etrangers qui voyagent : elle voulut voir les antiquitez d'une

des

des plus grandes Villes du monde : il y avoit plus d'un mois que la Roche & elle étoient dans cet agréable ſéjour. Comme ſes penſées étoient occupées du ſujet de ſon voyage, elle ne perdit point le tems ; elle s'informa d'une Dame Françoiſe, s'il y avoit à la Cour de Rome quelques Seigneurs François qui puſſent la ſervir auprès de Sa Sainteté. Cette Dame lui répondit, qu'elle connoiſſoit un Cardinal de cette nation qui avoit mille bontez pour elle. Florence lui demanda ſon nom. C'eſt le Cardinal de **. lui ré-

pondit-elle. Florence la prie de l'introduire chez ce Cardinal : & elle ajoûta qu'elle avoit l'honneur de lui apartenir. Cette Dame la conduiſit chez ce Seigneur & lui preſenta. Le Cardinal interrogea la Religieuſe ſur ſa naiſſance ; par les réponſes qu'elle lui fit, il connut bien qu'elle étoit alliée à ſa Maiſon. Il lui demanda enſuite ſi ſa réclamation étoit dans les formes : après l'avoir lue, il lui promit de lui rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui.

En moins de ſix ſemaines, elle obtint du Pape

un

un Bref, qui étoit adreſſé à ſon Evêque Diocéſain. Elle eut une joie qui ne peut s'exprimer comme il faut, que par ceux qui ſont ſur le point de ſortir de l'eſclavage. Elle étoit trop polie, & trop reconnoiſſante pour n'aller pas rendre des actions de grace à celui qui venoit de lui rendre un ſervice ſi important; en effet elle alla remercier le Cardinal qui lui dit, qu'il ſouhaitoit qu'elle eût une heureuſe iſſue. Quinze jours s'étant écoulez, le Muſicien & elle ſe mirent en route, & arrivérent en France. On

en parloit differemment ; les uns blâmoient ſa conduite, d'autres louoient ſon procedé, & diſoient que c'étoit un exemple pour les peres & les meres.

La premiere idée qui ſe preſenta à ſon eſprit, lorſqu'elle fut arrivée en Bretagne, fut d'aller chez un Avocat entendu en ces matieres ; par ſes conſeils elle fit ſignifier ſon Bref à Sextus, avec aſſignation dans l'Officialité pour le voir entériner. Sextus qui n'avoit aucune connoiſſance dans les affaires, monta en caroſſe, & alla chez Caton : il eſperoit que

cet

cet Avocat le ſerviroit auſſi bien qu'il avoit ſervi le Marquis ſon oncle : ſon eſperance eut ſon effet. Caton après avoir lu le Bref, lui dit, qu'il y avoit obreption & ſubreption. Il ajoûta que Florence avoit obmis de dire au Pape, qu'elle étoit Profeſſe depuis douze ans: elle a ſeulement dit qu'elle avoit fait ſes Vœux, il y avoit ſept ans. Il aſſura que ce Bref ne ſeroit point entériné.

Sextus fut ravi d'aprendre des nouvelles qui le combloient de joie; car ſi ſa couſine eut réuſſi en ſes

prétentions, il auroit été fruſtré de ces belles Terres dont il jouiſſoit. Il pria Caton de faire tout ce qu'il conviendroit: il lui dit, qu'il eſperoit que ſa cauſe ſeroit bien défendue, étant entre les mains d'un des plus habiles Avocats du Royaume. Caton lui promit de n'y rien épargner.

Le jour que l'Official donnoit Audiance, Florence demanda à faire preuve des violences que ſes pere & mere avoient exercées ſur elle, afin de la contraindre d'embraſſer l'état de Religieuſe qu'elle avoit en horreur.

teur. Sextus s'opoſoit à cette preuve ; ſans avoir égard à ſon opoſition, l'Official prévenu en ſa faveur, rendit ſa Sentence, qui lui permit de faire la preuve qu'elle demandoit. Les lettres que le Cardinal de **. avoit écrit en ſa faveur, ne contribuérent pas peu à faire réuſſir ſes prétentions. Si ce Tribunal eût été Souverain, elle ſeroit infailliblement parvenue à ſes fins ; mais la Juſtice Royale, qui ſçait à propos réprimer les abus de la Cour de Rome, & des Juriſdictions Eccleſiaſtiques, ne lui fut pas ſi

favorable. Caton conſeilla à Sextus, d'interjetter apel comme d'abus du Bref du Pape & de la Sentence de l'Official. Sextus ſuivit ſes conſeils, & ôta la connoiſſance de cette affaire à un Juge qui s'étoit laiſſé prévenir. Ces ſortes de préventions ſont très-pernicieuſes: il ſeroit à ſouhaiter qu'elles fuſſent bannies des Tribunaux, la Juſtice ſeroit rendue avec plus d'intégrité, & avec plus de pureté. Caton en Cour Souveraine fit tous ſes éforts pour prouver l'abus qu'il y avoit au Bref du Saint Pere, & en

la Sentence de l'Official. Il fit voir l'obreption & la ſubreption ; Florence avoit obmis de dire qu'elle étoit Profeſſe depuis douze ans ; elle avoit caché la verité au Pape, puiſqu'elle n'avoit dit avoir fait ſes Vœux que depuis ſept ans. Il ajoûta, que ſuivant l'Edit de 1691. les réclamations devoient être inſinuées, & que ce defaut d'inſinuation étoit un moyen indubitable pour empêcher l'entérinement du Bref. Il ne ſe contenta pas de ces raiſons, il dit, que le Concile de Trente vouloit, que les réclamations fuſſent

fussent faites devant les Supérieurs ordinaires ; enfin qu'il y avoit une fin de non-recevoir : une Religieuse qui étoit Professe depuis douze ans, étoit censée avoir aprouvé tacitement ses Vœux. En finissant il dit, que la Justice toûjours attentive au bien de l'Etat, étoit trop clair-voyante, pour favoriser une Religieuse, dont la vie n'étoit qu'un tissu de libertinages; & que si elle y donnoit les mains, on verroit bientôt les Monasteres déserts, & une confusion générale dans les familles.

L'A-

L'Avocat de Florence ne répondit à ces moyens d'abus qu'en réculant, c'eſt-à-dire, comme un homme qui ſent bien que ſa cauſe eſt inſoûtenable. Il demandoit toujours à faire preuve des violences exercées envers Florence par ceux qui lui avoient donné la vie, & qui en la lui donnant, l'avoient préparée à une douleur & à une angoiſſe continuelle : il eſperoit que la protection que la Religieuſe avoit, feroit pancher la balance de ſon côté; l'effet ne fut pas confirmé à ſon attente. Les Cicerons d'un

d'un des plus auguſtes Parlemens de France, qui portérent la parole en cette cauſe, montrérent autant d'éloquence & d'érudition, que le Prince de l'éloquence en faiſoit voir autrefois dans le Senat de Romains. Toûjours occupez du bien de l'Etat & de la Religion, ils n'aprouvérent pas la procedure : ils dirent que l'abus étoit trop clairement prouvé, pour qu'ils ne réquiſſent pas que la Cour lui enjoignit de rentrer dans le Convent. L'Arrêt qui intervint, fut conforme à leurs Concluſions : elle fut condamnée

à

à rentrer dans ſon Monaſtere en quinze jours, ſinon qu'elle ſeroit pourſuivie extraordinairement.

Pendant que cette affaire dura, elle fut toûjours traveſtie en païſan, afin de n'être pas reconnue. Quel coup de foudre pour elle, lorſque la Roche vint lui annoncer la déciſion de ſon ſort! Elle pleura, elle gémit; ſa raiſon l'abandonna pour un moment. Elle ne ſçavoit quel parti prendre: elle ne voyoit aucune aparence d'exécuter un Arrêt, qui lui enjoignoit de rentrer dans ſa priſon dont elle avoit deux

deux fois ſorti : tout y répugnoit ; ſon cœur, ſa paſſion & ſon peu de vocation étoient de puiſſans obſtacles, auſquels ſa raiſon obéiſſoit aveuglément. Voyant que l'écheance du tems limité par l'Arrêt, commençoit à expirer, elle prit le parti de s'éloigner. La Roche & elle prirent la poſte & arrivérent à Lyon.

Lorſqu'ils furent arrivez en cette Ville où le commerce fleuriſſoit plus qu'en aucune autre, elle quitta les vêtemens de païſan : elle prit ceux de Cavalier & s'en fit faire un des plus magnifiques :

fiques: elle ſe fit couper les cheveux & prit la perruque.

Lorſqu'elle fut arrivée en France après ſon retour de Rome, elle trouva de l'argent à emprunter. Un Banquier lui prêta vingt mille livres; l'eſperance qu'il eut, qu'elle rentreroit dans les biens du Marquis & de Lucrece, fut un puiſſant motif qui l'engagea. Le gros intérêt qu'il devoit retirer de la ſomme qu'il prêtoit, avoit pour lui les charmes que ceux qui prêtent avec uſure, trouvent en ces conventions illicites. Il les faudroit bannir du Commerce

du

du monde : les Loix divines & humaines les défendent expreſſément ; on ne voit que trop de ces uſuriers qui les violent. Ce Banquier fut trompé en ſon eſperance, il perdit non-ſeulement la ſomme qu'il avoit prêtée, mais encore les intérêts uſuraires ſtipulez dans le Contrat.

Sextus étoit ſorti d'embarras par le gain de ſon Procès : la crainte de n'y pas réuſſir, l'avoit extrêmement agité. Il récompenſa Caton très-largement : les ſervices qu'il en avoit reçu, méritoient bien une telle lar-

largeſſe. Ce poſſeſſeur des belles Terres du Marquis en jouiſſoit tranquilement, tandis que Florence étoit errante & craignoit toûjours d'être arrêtée. Elle s'informa à Lyon des maiſons où on donnoit à jouer. Comme elle étoit belle, elle ſe flattoit avec juſtice d'être bien reçue en toutes les compagnies, ſous l'habit de Cavalier; quoique renfermée depuis ſa tendre jeuneſſe dans un Cloître, elle avoit des maniéres polies & capables de plaire à tout le monde. Comme elle avoit beaucoup lu, ſa lecture,

jointe aux autres belles qualitez dont la nature l'avoit favoriſée, ne contribua pas peu à ſa politeſſe. Dans l'Hôtel où elle étoit logée avec la Roche, qui ne l'abandonnoit pas, elle faiſoit l'admiration de tous ceux qui y demeuroient. Si l'Amour qui lui avoit fait reſſentir tant de peines, avoit été ſa paſſion la plus dominante, le jeu n'avoit pas moins d'attraits pour elle. Le Chevalier de **. qui étoit poſſedé de cette fureur, l'emmena chez une Dame qui ſera connue ſous le nom de Silvie : on y jouoit

jouoit gros jeu ; Florence mit ſur une carte. L'Amour s'ennuyoit de la faire ſouffrir, la Fortune voulut lui être plus favorable : elle gagna ce ſoir une groſſe ſomme. Silvie à ſon aſpect fut émue d'une inclination ſecrete. Elle voyoit un Cavalier qui jouoit gros jeu, & d'une figure à plaire, elle reſſentit pour lui plus que de l'eſtime. Elle le regardoit ſouvent avec des yeux qui auroient annoncé au Cavalier ce que ſon cœur reſſentoit, s'il eût été tel qu'il paroiſſoit être à ſes yeux. La Roche voyant que

notre Religieuſe traveſtie gagnoit, lui dit de ſe retirer. Elle obéit à ſon Amant.

De quelle joie ſon cœur n'étoit-il pas pénétré, de ce que la Fortune l'avoit voulu favoriſer ! elle compta ſon argent qui avoit augmenté. La Roche n'étoit pas moins ravi ; comme il avoit vendu le peu bien qu'il avoit, elle le nouriſſoit, & l'aimoit toûjours avec autant de tendreſſe. Ils alloient chaque jour à cette Académie : Florence n'étoit pas malheureuſe au jeu, elle continua de jouer. La Fortune lui prodigua ſes treſors ; en

quinze

quinze jours elle gagna plus de cinquante mille livres. Une ſomme ſi conſiderable l'engagea à faire plus de dépenſe qu'elle n'avoit fait en arrivant à Lyon: elle ſe fit faire deux habits d'un goût nouveau. Cette parure ne contribua pas peu à faire éclater ſa beauté: elle étoit bien reçue en toutes les compagnies, dont elle faiſoit le principal ornement. Silvie qui faiſoit une belle figure, & qui tenoit table ouverte la prioit ſouvent à manger. Notre Religieuſe traveſtie y mangeoit preſque tous les jours. Comme elle

elle étoit galante, elle en contoit à Silvie, qui étoit charmée d'avoir fait une ſi belle conquête ; pluſieurs Dames envioient ſon bonheur.

Virgus qui étoit le mari de Silvie, n'oſoit pas encore faire éclatter ſa jalouſie, il n'en avoit pas encore de ſujets, qui puſſent le convaincre de ce que cette idée inſpire à tous ceux qui ſont tourmentez de cette fureur. Florence étoit aimée de ſon ſexe plus qu'un autre ne l'a jamais été : ſi elle eut été reconnue, les tendreſſes que Silvie lui faiſoit, auroient bientôt ceſſé. Un

Un ſoir qu'elle avoit gagné une ſomme des plus conſiderables, elle propoſa de donner le bal à Silvie. Cette Dame dont le cœur reſſentoit un feu des plus vifs, accepta ſa propoſition. Notre Religieuſe traveſtie, n'épargna rien pour faire voir ſes magnificences : la ſimphonie étoit des plus belles. Oranges, confitures ſéches, liqueurs ; enfin tout ce qu'il y avoit de plus exquis, y furent abondamment répandues. La Roche étoit de cette fête, il ne pouvoit quelquefois s'empêcher de rire, de la voir aux genoux

noux des Dames leur en conter.

Virgus fut obligé de faire un voyage en Hollande : les affaires qu'il y avoit, demandoient abſolument ſa preſence, & le preſſoient de partir. Après avoir dit adieu à ſa femme, il prit une chaiſe de poſte & ſe mit en route.

Ce voyage faiſoit un extrême joie à Silvie. Les femmes qui veulent être infidéles, ſont ordinairement charmées d'une pareille occaſion ſi favorable à l'infidélité : elles ne demandent que l'éloignement de ceux qui ont empire ſur elles, afin

afin de satisfaire leur passion avec plus de facilité & avec moins de danger ; l'occasion se trouvoit trop favorable, pour qu'elle ne disposât toutes choses d'une maniere à faire réussir son dessein. L'absence de son époux la rendoit beaucoup plus libre. Comme Florence lui avoit plusieurs fois exprimé son amour, une certaine crainte l'avoit empêché d'y répondre, selon que son cœur l'auroit voulu. L'éloignement de celui qui la retenoit, la mit hors d'embarras. Elle ne pensa qu'à prevenir celle qui la gracieu-

ſoit toûjours. Elle ne s'accommodoit point de ces douceurs : elle en vouloit d'autres, que notre Religieuſe traveſtie ne pouvoit lui donner. Comme la Roche étoit toûjours avec Florence, Silvie la pria de venir quelquefois ſeule la voir. Pendant trois jours elle alla chez cette Dame, qui faiſoit toûjours tomber la converſation ſur la galanterie : Florence en parloit en des termes les plus touchans. Elle ne pouvoit en venir aux effets, qui étoient pour elle une impoſſibilité phyſique & abſolue. Silvie en attribuoit

buoit la cauſe à un accès de timidité ; une raiſon plus puiſſante en étoit le motif. Elle eſperoit qu'en faiſant toutes les avances, ce Cavalier en aparence franchiroit le pas : ſon deſſein n'eut point ſon effet.

Un jour elle lui dit qu'elle avoit une belle Maiſon de campagne : elle lui demanda ſi elle y vouloit venir paſſer quelques jours. Florence lui repartit qu'elle acceptoit avec plaiſir la partie qu'elle lui propoſoit, mais à condition que la Roche en ſeroit. Silvie ne l'auroit point voulu ; mais la Reli-

gieuſe qui ne pouvoit s'en paſſer, n'y auroit jamais été, ſi celui qu'elle aimoit toûjours à l'adoration, ne l'eût accompagnée. Ils montérent en caroſſe & arrivérent à cette Maiſon qui étoit magnifiquement ornée; les jardins étoient des plus beaux, les eaux y étoient naturelles: Dans la Province il n'y en a point de mieux bâtie; l'air y eſt parfaitement bon. Silvie y faiſoit ordinairement ſon ſéjour pendant cette ſaiſon où la campagne eſt ſi charmante. Elle crut qu'étant éloignée des compagnies, elle parviendroit

mieux au deſſein qu'elle avoit de ſatisfaire ſa paſſion. La Ville & la Campagne, les compagnies & la ſolitude, ne forceront jamais la nature à faire l'impoſſible. Cette Dame brûloit d'un feu que le ſacré lien défend à celles qui ſont ſous les loix de l'Hymenée, d'éteindre avec d'autres qu'avec leurs époux. Le nombre de celles qui outragent leurs maris, & qui ſont infideles, eſt ſi grand, que le meilleur Arithméticien auroit de la peine à les conter. Sa flâme cauſoit ſon tourment ; s'il n'y avoit que Florence qui

fût capable d'y remedier, elle couroit grand riſque de n'en guérir jamais.

Le Printems étoit ſur ſa fin, les Oiſeaux faiſoient un ramage agréable & divertiſſant. Silvie chantoit ſouvent des airs tendres: & pouſſant de profonds ſoupirs, elle regardoit notre Religieuſe traveſtie, & lui diſoit qu'elle n'avoit jamais vû de Cavalier ſi peu ſenſible à cette paſſion dans laquelle preſque tous les mortels tombent avec plaiſir. Florence étoit pour le moins auſſi tendre que celle qui lui faiſoit ces reproches; le Lec-

teur en eſt aſſez inſtruit par ſes avantures. Enfin Silvie laſſée du prétendu reſpect de Florence, qu'elle croïoit être le ſeul obſtacle à ſes plaiſirs, ſe trouvant ſeule avec elle, lui propoſa de l'introduire dans ſa chambre pendant que toute ſa maiſon dormiroit. Notre Religieuſe traveſtie qui faiſoit tous ſes efforts pour s'en défendre, fut obligée d'obéir à cette Dame qui étoit poſſedée de la fureur la plus violente. Elle en fit confidence à la Roche, qui lui dit que ce ſeroit le moyen de ſe faire reconnoître; après avoir aſſez réſiſté,

Silvie & elle ſe mirent au lit. Florence lui témoigna mille careſſes qui n'étoient que verbales, au lieu que cette Dame en auroit voulu de réelles ; jamais la ſurpriſe d'une femme n'a été plus grande, de ſe voir avec un Cavalier qui lui paroiſſoit plus froid que le marbre. Le ſommeil accabloit la Religieuſe, elle s'y laiſſa aller auſſi après mille penſées diférentes qui avoient agité ſon cœur. Pendant qu'elles étoient enſévelies dans un profond ſommeil, Virgus arriva ; il étoit près de deux heures après minuit. En deſcendant de

cheval

cheval il demanda des nouvelles de ſa femme à un laquais, qui lui répondit qu'elle jouiſſoit d'une profonde ſanté; comme il brûloit d'envie de l'embraſſer après une ſi longue abſence, il prit de la lumiere & monta ſeul dans ſa chambre. Lorſqu'il y fut entré, il penſa tomber à la renverſe de voir auprès de ſon lit un habit de Cavalier, avec une perruque & une épée ſur la table. Dans ce moment la jalouſie s'empara de lui à un tel excès, qu'il tira ſon épée afin d'arracher la vie à l'Amant qui ſouilloit ſon lit, & à ſon infidéle épouſe

ſe. Furieux comme un lion, il fut ſur le point d'executer ſon deſſein; mais deux montagnes qui auroient fait honte à la neige, arrêtérent la main du jaloux: le cri que ſa ſurpriſe lui fit jetter, éveilla ces deux endormies. Florence, qui au premier aſpect du jaloux avoit été frapée d'une frayeur, que tout homme auroit eu en pareille occurrence, lui dit ces paroles: Je ne ſuis rien moins que ce que vous avez cru; Silvie eſt innocente, je ſuis de ſon ſexe. Ce que vous voyez, vous en donne une preuve qui ne peut vous permettre de le ré-

vo-

voquer en doute. Silvie avoit perdu l'uſage de la parole, elle changea de couleur. Etant revenue de ſa ſurpriſe, elle pria Florence de lui aprendre le ſujet qu'elle avoit eu de ſe traveſtir. La Religieuſe étoit trop diſſimulée, & avoit de trop grands ſujets de cacher ſon état, pour contenter la curioſité de celle qui avoit eu pour elle des maniéres beaucoup plus que civiles.

Virgus après avoir regardé fixement Silvie, lui fit ce reproche en ces termes. Si vous ne m'avez pas outragé, ce n'eſt pas votre faute; ce-

lui

lui que vous aviez choiſi pour contenter votre amour déreglé, n'a pû aporter le remede qui convenoit à votre indigne flâme. Si vous n'êtes infidéle d'éfet, vous l'êtes au moins de volonté: l'avanture de cette nuit me donnera des leçons pour l'avenir. Silvie ne ſçavoit que répondre, quelques larmes qu'elle répandit en ſervirent. Le jour commençoit à paroître, cette ſcene avoit duré plus de trois heures; Florence s'habilla, & laiſſa Silvie avec ſon époux qui ſe laiſſa aller aux careſſes de ſon infidéle en idée. Les femmes quelque

cou-

coupables qu'elles paroiſſent aux yeux de leurs maris, trouvent toûjours le ſecret de les faire revenir.

Le matin, la Roche & Florence allérent ſe promener dans les jardins : lorſqu'il aprit ce qui étoit arrivé pendant la nuit, il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Il dit enſuite à Florence qu'il falloit prendre des meſures pour ſortir du Royaume. Comme elle étoit abandonnée de celui ſans lequel nous ne pouvons faire d'Actions méritoires, elle voulut ajoûter à ſes crimes un plus grand & plus énorme.

me. Elle prit la réſolution de paſſer à Genéve, afin d'apoſtaſier, & de ſe marier avec lui. La Roche qui avoit ſuccé dès ſon enfance les principes de notre Sainte Religion, avoit peine à conſentir à une choſe ſi opoſée au vrai Culte. Comme la femme a fait ſuccomber le premier de tous les Hommes, en lui faiſant manger du fruit défendu : depuis la chute du premier Pere, l'homme n'eſt que foibleſſe. La tentation étoit trop forte pour qu'il y réſiſtât longtems : après lui avoir dit tout ce qu'il put pour la détour-

ner d'un ſi malheureux deſſein, il lui promit de la ſuivre par tout. Ce ſexe a tant d'apas, que les plus barbares s'y laiſſeroient aller; cependant la chute d'Adam devroit ſervir d'exemple à ceux qui ont tant de complaiſance pour celles qui régnent ſur eux avec un empire ſouverain.

Pendant que ces Amans s'entretenoient du ſujet de leur voyage; l'Abeſſe & Sextus faiſoient faire des perquiſitions dans tout le Royaume. Ils ne ſouhaitoient rien tant que de pouvoir empêcher Florence de tomber dans

dans de nouveaux précipices ; le principe de ſon ſalut, & la bienſéance leur faiſoient ſouffrir pluſieurs inquiétudes. La Roche & elle craignoient d'être ſurpris, ils demeurérent encore deux jours à la maiſon de Silvie, qui commençoit à ſe guérir de ſon amour. Après l'avoir remerciée de toutes les bontez qu'elle avoit eu, ils lui dirent adieu, & prirent la route de Genéve.

Il n'y avoit pas une demie heure qu'ils étoient partis, lorſque Sextus arriva à Lyon avec deux de ſes amis. Il s'informa ſi on n'avoit point

vu

vu un Muſicien avec un Cavalier ordinairement vétu de rouge. Florence étoit preſque toûjours habillée d'écarlate, c'étoit ſa couleur favorite. Comme elle avoit fait un ſejour de trois mois à Lyon, & qu'elle y avoit gagné au jeu des ſommes conſidérables : l'Auberge où étoit deſcendu Sextus, fut la même où Florence & la Roche avoient logé : L'Hôteſſe lui répondit que le Cavalier dont il demandoit des nouvelles, étoit allé avec la Roche à une maiſon de plaiſance d'une Dame qui en étoit fort amou-

reuſe. Sextus lui repartit, cette maiſon eſt-elle éloignée de la Ville? Il n'y a que deux lieues d'ici répondit-elle. Il ne douta point que ce ne fut Florence traveſtie ſous l'habit de Cavalier; ce qui lui confirma, fut une caſſette qu'elle avoit laiſſée dans l'Auberge, & qu'elle avoit oubliée. Il l'ouvrit avec un marteau, il leva la ſerrure; il y avoit pluſieurs papiers qui ne l'inſtruiſoient encore de rien: mais la Lettre de Lucrece, écrite à ſa fille dans le tems qu'il la ramena par artifice au Monaſtere, fut pour lui une aſſurance

assurance qui ne lui permettoit pas de le révoquer en doute. Il prit un homme qui sçavoit le chemin, & marcha à cette maison avec autant de vîtesse que ceux qui courent la poste; lorsqu'il y fut arrivé, après avoir salué Virgus & son épouse, il leur demanda s'il n'y avoit point chez eux des Cavaliers? Silvie lui répondit qu'il y en avoit eu qui étoient partis il y avoit environ quatre heures. Comme les femmes sont naturellement plus curieuses que les hommes, quoi qu'elle se doutât bien que c'étoit cer-

te fille traveſtie en Cavalier qu'il cherchoit ; elle lui dit ces paroles : Peut-on ſçavoir le ſujet de vos perquiſitions ? Sextus lui répondit que le Cavalier qu'il cherchoit, étoit Florence, fille du Marquis de * *, Religieuſe depuis douze ans, & qui étoit allée à Rome où elle avoit obtenu un Bref, que la Juſtice avoit trouvé abuſif ; enfin qui étoit condamnée à rentrer dans le Convent. Virgus & Silvie furent extrémement ſurpris de ce qu'ils venoient d'entendre. Ils priérent Sextus & ſes deux amis à manger ;

comme ce digne executeur des volontez de Lucrece n'étoit occupé que du ſujet de ſon voyage, il remercia Virgus & Silvie; en les quittant, il demanda le chemin que ces deux Cavaliers avoient pris. Virgus lui repliqua qu'il croïoit que c'étoit la route de Genéve.

Sextus & ſes deux amis qui l'accompagnoient ſe mirent en chemin de ce côté là. Ils arrivérent à un Village éloigné de huit lieues de la maiſon de Virgus; comme ils deſcendoient de cheval, Florence & la Roche qui étoient bien armez, ſortoient

roient de l'Auberge, il sembloit que leurs chevaux avoient des aîles, tant ils marchoient avec rapidité. Sextus ne la reconnut pas. Il demanda à l'Hôtesse le nom des Cavaliers qui venoient de sortir & qui couroient la poste. Elle lui répondit qu'ils lui étoient inconnus; tout ce qu'elle pouvoit lui en dire, c'étoit qu'elle croyoit qu'ils alloient à Geneve; & ce qui lui donnoit lieu de le penser, étoit la conversation qu'ils avoient eue, dans laquelle ils avoient beaucoup parlé de cette Ville. Sextus

après

après l'avoir écoutée, pria ſes deux amis de le ſuivre afin d'arrêter ces deux Cavaliers. Ils changérent de chevaux: ceux qu'ils avoient étoient ſi fatiguez qu'à peine pouvoient-ils faire un pas. Ils coururent ſi vîte, qu'ils joignirent Florence & la Roche qui parloient à un Maréchal qui venoit de mettre deux fers aux pieds du cheval de la Roche.

Sextus commença à dire à Florence, qu'il reconnut traveſtie en Cavalier, de mettre bas les armes. Florence qui étoit dans la réſolution de perdre plûtôt la vie,

vie, que de ſe laiſſer prendre, lui repartit ainſi : Je brûlerai la cervelle au premier qui avancera. La Roche avoit auſſi le piſtolet à la main. Sextus en picquant ſon cheval, voulut courir à elle afin de la ſaiſir. Notre Religieuſe traveſtie lui lâcha un coup de piſtolet dans un bras, & pouſſa vivement ſon cheval ; la Roche la ſuivit. Ceux qui accompagnoient Sextus ne voulurent pas la tuer : il leur étoit facile. Comme cette ſcene ſe paſſoit à un Village, ils demandérent du ſecours : & comme celle qui ve-

venoit de bleſſer Sextus, n'étoit pas encore ſortie de ce Village, pluſieurs Payſans avec des fuſils & d'autres armes fermérent le paſſage; Florence & la Roche furent pris & conduits en priſon.

Le Juge du lieu alla les interroger. Ils ne répondirent qu'indirectement à ſon Interrogatoire. La bleſſure de Sextus étoit ſi grande & ſi dangereuſe qu'il en penſa perdre le bras. Après le coup on le mit au lit, un Chirurgien le panſa : Ses deux Amis ne l'abandonnérent pas.

Quelle affliction la Ro-

che & Florence ne reſſentoient-ils point, de ſe voir dans la Priſon ! Notre Religieuſe traveſtie étoit au deſeſpoir. Comme la Nature l'avoit douée d'un génie vif & pénétrant, elle ſe fit aimer de la femme du Concierge à un tel point qu'elle lui faiſoit faire ce qu'elle vouloit. Comme elle avoit pris empire ſur celle qui étoit la maitreſſe de lui procurer ſa liberté, il n'eſt point de flatteries & de proteſtations d'amitié qu'elle ne lui fit à deſſein de s'évader.

Un ſoir que le Concierge étoit enſéveli dans un profond

fond ſommeil, Florence careſſoit ſa femme. La Roche profita du moment de s'emparer des clefs de la Priſon. Cette femme feignoit de ne s'en apercevoir pas. La Religieuſe l'embraſſa très-étroitement, & lui dit : C'eſt à vous que nous aurons l'obligation de notre liberté, jamais nous ne la mettrons en oubli. Quoique la femme du Concierge l'aimât, & qu'elle eût toûjours voulu la voir, la pitié jointe à la premiere impreſſion que ce prétendu Cavalier avoit fait ſur ſon cœur, la toucha beaucoup.

Elle lui dit de ne perdre pas de temps. Pendant cet adieu la Roche ouvrit la porte, & ces deux Priſonniers recouvrérent leur liberté.

Le Concierge ne les voyant pas le matin, fut dans le dernier chagrin. Sa femme qui avoit fait le coup, voulut paroître innocente; & pour mieux ſe juſtifier, elle parut encore plus triſte & plus affligée que ſon mari. Comme les femmes pleurent quand elles veulent, la Concierge répandit à propos quelques larmes: elle dit à ſon époux que ce qui la ſurprenoit, étoit

étoit le peu de bruit que ces deux Priſonniers avoient fait. Il lui répondit que la Juſtice lui feroit ſon procès, & qu'il ne ſçavoit ce qu'il devoit répondre au Juge. Cette femme qui avoit l'artifice en partage, lui dit ces paroles : Vous étes donc bien embarraſſé, je vais trouver un expédient qui nous mettra à couvert des pourſuites qu'on pourroit faire : il faut dire au Juge que ces deux Priſonniers ſont ſortis par le moyen de deux ſerrures qu'ils ont levé pendant que nous étions enſévelis dans le ſommeil.

Le Concierge ſuivit les conſeils de ſa femme qui étoit fine & ruſée. La nuit ſuivante il arracha les ſerrures de deux portes, & le matin alla avertir le Juge que ces deux Priſonniers s'étoient évadez la nuit derniere. Le Juge un peu trop crédule, ſe tranſporta dans la Priſon avec ſon Greffier, & fit ſon Procès Verbal. Le Concierge & ſa femme furent délivrez d'embarras.

On n'en voit que trop qui ſçavent faſciner les yeux des Juges : ils leur perſuadent que ce ſont les priſonniers qui ſe ſont évadez

dez d'eux-mêmes, tandis qu'ils y ont prêté les mains; l'argent qu'ils en reçoivent ſouvent, a le ſecret d'ouvrir les portes les mieux fermées.

Sextus aprit avec douleur la ſortie de Florence & de la Roche. Il demeura plus de deux mois dans le Village: ſa bleſſure, qui le faiſoit extrêmement ſouffrir, ne lui permettoit pas de ſe mettre ſi-tôt en chemin. Après qu'il en fut entierement guéri, il partit avec ſes deux amis.

Lorſqu'il fut de retour chez lui, pluſieurs perſon-

nes qui avoient ſçu ſon accident, allérent lui marquer la part qu'ils avoient pris, & lui dirent qu'il n'avoit rien à ſe reprocher, parce-qu'il avoit ſatisfait, autant qu'il lui avoit été poſſible, aux dernieres volontez de Lucrece. Sextus répondoit à leurs honnêtetez.

La Roche & Florence après leur ſortie de priſon ne penſérent qu'à avancer leur chemin du côté de Genéve. La crainte d'être arrêtez une ſeconde fois les agitoit toûjours ; quand ils trouvoient ſur la route quelques

ques perſonnes, ils faiſoient marcher leurs chevaux plus vîte : ſemblables en cela à ceux qui ont fait une mauvaiſe action, ils ſont dans une apréhenſion continuelle, il leur ſemble toûjours voir des Archers à leur ſuite; c'eſt l'effet ordinaire de la peur. Lorſqu'ils furent arrivez à Genéve où le vrai Culte n'eſt point connu, ils ſe mariérent à la maniere des Proteſtans, & embraſſérent la Secte de Calvin: enfin ils quittérent la bonne Religion pour en ſuivre une remplie d'abus & d'erreur. Genéve eſt une des Villes

de

de l'Europe où l'on voit plus de ces Apoſtats ; c'eſt le refuge de tous ceux qui courent à la perdition. La paſſion de Florence la conduiſit dans ce précipice, dont elle ne ſe retira jamais.

Il y avoit près de deux ans que la Roche & elle vivoient dans cette union, que leur vie déréglée leur faiſoit trouver douce & agréable, lorſqu'elle accoucha d'un fils. La Roche continuoit ſa Profeſſion de Muſicien : comme il y excelloit, il y gagnoit beaucoup. Quoi-qu'ils paroiſſoient contens, un certain re-

remords tourmentoit jour & nuit Florence, qui disoit souvent en elle-même ces paroles : *Une Religieuse qui étoit consacrée au Seigneur, & qui devoit lui être toûjours fidéle, ne s'est pas contentée de n'avoir pas executé ses vœux, elle vient d'apostasier.* Au travers du bandeau que sa passion lui mettoit devant les yeux, sa conscience lui faisoit souffrir tout ce que les remords ont de plus cuisant & de plus amer. La Roche n'étoit pas si persecuté ; quand il avoit une fois pris un parti, il ne vouloit jamais changer. Comme

me il n'étoit pas fort éclairé ſur la Religion, il ne pouvoit diſcerner ſi le Culte qu'il avoit abandonné, étoit meilleur que celui qu'il avoit embraſſé. Il étoit extrêmement aſſidu aux Prédications des Miniſtres afin de s'inſtruire. Florence y alloit quelquefois : les principes qu'elle avoit ſuccé dès ſon bas âge, avoient peine à s'accorder à cette Doctrine, dont le venin eſt malheureuſement répandu dans une très-grande partie de l'Europe ; quoi-qu'elle en connût l'abſurdité & le poiſon, elle y voulut vivre & mou-

mourir. Elle étoit bien plus criminelle que ceux qui ſont nés dans une Religion & qui y meurent. Ils ſuivent le Culte qu'ils ont ſucé avec le lait, & elle avoit quitté la voie qui conduit aux felicitez éternelles, afin d'embraſſer celle dans laquelle le chemin eſt ouvert à des tourmens infinis.

L'enfant qu'elle avoit mis au monde fut nommé Largus. Il avoit une ſi grande reſſemblance à ſa mere, qu'on avoit peine à les diſtinguer. Il n'étoit pas moins beau, & avoit autant d'eſprit. Lorſqu'il eut atteint l'âge

l'âge de quatorze ans, la Roche & Florence l'envoyérent en France, afin qu'il y apprît les beaux Arts & les Sciences qui fleuriſſent plus dans ce Roïaume qu'en aucun autre. Elles doivent leur éclat à celui qui a regné ſoixante & douze ans avec tant de gloire, & qui en étoit le Protecteur. Après ſa mort elles ont recouvré un Printe qui les poſſede à un degré éminent, & qui gouverne cet Empire avec autant de tranquilité que de ſageſſe.

Largus partit de Genéve pour venir en France. Lorſqu'il

qu'il fut arrivé à Paris, il alla porter une lettre que la Roche écrivoit à un Banquier de ſes amis : il le prioit d'avoir ſoin de ſon fils. Le Banquier le logea dans ſa maiſon, & avoit pour lui les mêmes manieres qu'il auroit eu pour ſon propre enfant : il l'envoyoit au College. Comme Largus étoit doué d'une excellente memoire, qui eſt la principale choſe pour ceux qui veulent aprendre les Sciences, il aprenoit tout ce qu'il vouloit. Etudiant en Phyſique, il ſe donna à la débauche d'une telle maniere qu'il

qu'il n'alloit que très-rarement en Claſſe : quoi-qu'il fît accroire à celui qui avoit bien voulu ſe charger de ſon éducation, qu'il étoit fort aſſidu à faire ſon devoir. Les Courtiſanes de Paris ne contribuérent pas peu à fomenter ſes débauches. Quelque vigilant que ſoit le Juge de Police, quand il auroit les yeux d'Argus, il ne pourroit jamais détruire le commerce de toutes ces Courtiſanes : on peut dire ſans flatterie que s'il ne les a pas entierement éteint, par ſes ſoins le nombre en eſt diminué ; la corruption du

ſié-

ſiécle tolere ce qu'on ne peut empêcher.

Le Banquier écrivoit ſouvent à la Roche, & lui marquoit qu'il étoit charmé de ſon fils qui avoit une très-grande diſpoſition pour les Lettres. Le Muſicien & Florence goûtoient une joie que les peres & meres reſſentent lorſqu'ils aprennent que leurs enfans ſe portent au bien & à la vertu. Ces belles inclinations ne devoient durer qu'un temps: la débauche des femmes entraîne très-ſouvent après elle des ſuites fâcheuſes.

Largus avoit ſi un grand

penchant à voler, qu'il prît une nuit quatre flambeaux d'argent avec deux cuilliers, pendant que le Banquier & toute ſa famille dormoient: S'il borna là ſon vol, ce ne fut pas ſa faute; il ne trouva que cela ſous ſa main. Lorſque la porte de la maiſon fut ouverte le matin, il ſortit & alla vendre ces quatre flambeaux & les deux cuilliers: ſans perdre de tems, il acheta un cheval, & feignit de prendre la route de ſa naiſſance. Le Banquier & ſa femme furent extrêmement ſurpris le lendemain de ne le point voir: leur

leur ſurpriſe fut encore bien plus grande lorſque la Femme de chambre vint leur annoncer qu'il y avoit quatre flambeaux & deux cuilliers qui avoient été pris. Le ſecret départ de Largus leur fit ſoupçonner que c'étoit lui qui avoit fait ce vol.

Le Banquier écrivit à la Roche, & lui marqua que s'il lui avoit dit tant de bien de ſon fils, les choſes étoient bien changées de face, enfin qu'il leur avoit fait un vol conſiderable. Il leur ſpécifia les choſes priſes furtivement. Comme Largus, quoi-qu'il eut pris

le chemin de Genéve, n'avoit point eu deſſein d'y aller, il demeura en Picardie où il continuoit le métier qui conduit à la fin aux ſuplices. Autant la Roche & Florence avoient eu de plaiſir en aprenant que leur fils marchoit dans les traces de la vertu, autant ils furent affligez de la nouvelle qu'ils reçurent du Banquier. Ils paſſérent d'une extrêmité à l'autre. Florence diſoit, en répandant des larmes: Faut-il que j'aie mis au monde un enfant dont l'inclination ſoit ſi portée au larcin. D'un bon arbre il en ſort quel-

quelquefois de mauvais fruits, & d'une tige mauvaise il en sort quelquefois d'excellens. L'arbre qui avoit produit Largus étoit des plus vicieux : les crimes dont sa mere étoit souillée, en sont des preuves inconteſtables.

La Roche fit réponſe au Banquier en des termes qui lui firent comprendre la douleur que lui cauſoit cette nouvelle : il le prioit de ne pas faire de pourſuites : il ajoûtoit qu'il lui paieroit en conſequence le prix des choſes que Largus avoit pris. La lettre de la Roche em-

empêcha le Banquier de pourſuivre : comme il avoit une aſſurance d'être payé, il demeura dans l'inaction.

La Roche & Florence étoient en peine de ſçavoir où étoit Largus, qui s'aſſocia en Picardie avec des Voleurs : ils alloient ſur les grands chemins & voloient les paſſans ; ceux qui vouloient faire quelque réſiſtance, perdoient la vie à coups de piſtolet & à coups de bayonnette. De cette bande de Scelerats, Largus étoit le plus cruel & le plus inhumain. Pendant deux ans qu'il exerça ce malheureux mé-

métier, de ſa propre main périrent plus de trente perſonnes. Cette barbarie ne devoit durer qu'un temps. Le bruit ſe répandit dans la Province qu'il y avoit une troupe de Voleurs ſur les grands chemins. Les Maréchauſſées furent miſes en campagne: on en prit quatre, du nombre deſquels Largus ſe trouva: ils furent conduits en Priſon, & en huit jours furent condamnez à être rompus vifs. Largus ſur l'échafaut avoua que le premier vol qu'il avoit fait, étoit quatre flambeaux & deux cuilliers d'argent.

Un

Un François qui alla à Genéve aprit à la Roche & à Florence la cruelle deſtinée de leur fils. Florence à ce triſte récit s'arrachoit les cheveux, & pleuroit abondamment. La Roche n'étoit pas moins conſterné. Le temps qui fait oublier toutes choſes, leur ôta de la memoire ce qui les pénétroit de la plus vive douleur. Ils vivoient à Genéve en bons Proteſtans : cependant Florence étoit toûjours agitée par un certain remords qui trouble ceux qui ont changé de Religion.

Un jour comme elle ſe pro-

promenoit hors de la Ville avec ſon Epoux, il s'éleva une ſi grande tempête, que le plus intrépide en auroit été effrayé : l'air étoit tout en feu, les éclairs offuſquoient les yeux. La Roche lui dit de retourner à la maiſon. Elle voulut courir ; mais les foudres & les carreaux tranchérent le fil de ſes jours. La Roche ſaiſi du coup terrible, tomba évanoui : étant revenu de ce profond ſommeil, & voyant Florence ſans connoiſſance & le viſage violet, il ne douta plus qu'elle ne fut morte. Le coup dont

le Ciel venoit de le frapper, le mit au deſeſpoir : il répandit un torrent de larmes. Ainſi finit la vie de cette infame Apoſtate. Si la Juſtice humaine avoit fait tous ſes efforts, afin de la faire rentrer dans le bon chemin, la Juſtice divine n'étoit pas ſatisfaite, elle voulut faire éclatter ſes vengeances dès ce monde.

FIN.

928183
04 NO 2021